



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

LA TRADUCTION MULTILINGUE : POINTS DE VUE



OFFRE EXCLUSIVE aux membres de l'OTTIAQ

SITE WEB professionnel,
entièrement **AUTOGÉRÉ**
à **PRIX MODIQUE**



Solutionwebpme
Propriété par DPMM

1 877 807-3756

450 347-8811

1 877 447-0611



Profitez de la **MEILLEURE OFFRE***
pour vos **assurances automobile et habitation**



- Économie d'au moins 10% sur vos polices
- Primes garanties 24 mois

Protégez vos **ACTIVITÉS PROFESSIONNELLES**
et votre **ENTREPRISE**



- Que vous soyez travailleur autonome ou que votre entreprise ait pignon sur rue.

Bénéficiez aussi d'une **FOULE D'AVANTAGES** sur les **protections suivantes** :

- Assurances vie, accidents, invalidité
- Assurances maladie, soins dentaires et frais généraux
- Assurance médicaments
- Assurance juridique
- Assurance voyage

1 877 807-3756 www.dpmm.ca/ottiaq



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec



* Certaines conditions s'appliquent.

Traductions plurielles



Betty Cohen, trad. a.

La mondialisation, on le sait, a engendré une croissance exponentielle de la demande de traduction. Mais comment l'offre s'est-elle organisée? Avons-nous assisté à une transformation du marché ou les traducteurs sont-ils restés attachés à leur marché traditionnel? À en juger par les témoignages recueillis par Solange Lapierre et Barbara McClintock dans ce dossier sur la traduction multilingue, il semble que le deuxième cas de figure ait eu préséance. En effet, le Canada bilingue reste bilingue et commence à peine à faire place à une troisième langue sur son marché et dans ses universités. La Finlande est restée cantonnée dans ses langues et ses domaines de prédilection que sont la littérature jeunesse et l'audiovisuel. Pas de surprise non plus dans les autres articles de notre dossier qui soulignent la prédominance de l'anglais, qui nécessite une adaptation culturelle. Ces parcours personnels sont intéressants et instructifs; encourageants aussi, car s'ils sont très divers, ils arrivent presque invariablement à la même conclusion : on ne peut s'improviser traducteur ou interprète du jour au lendemain.

Mais quelqu'un doit bien y répondre, à cette demande! En effet, les grands absents de notre dossier sont les multinationales de la traduction — pardon, de la localisation —, dont les méthodes sont un secret bien gardé tant elles sont en concurrence. À la traduction spécialisée « haute couture », elles opposent les impératifs économiques et la traduction de masse. Tout un autre monde à explorer pour un autre dossier, pourquoi pas?

Cela dit, traduire en plusieurs langues et simultanément relève de l'exploit et seule une excellente organisation ou des méthodes adaptées permettent d'y parvenir. C'est en tout cas la position de la Commission européenne, qui essaie d'uniformiser par le haut avec un guide de rédaction... qu'il a fallu adapter aux diverses langues et cultures. Expérience intéressante.

Nos chroniques aussi donnent dans le multilingue. De l'orthographe, réformé ou non, au gazouillis des nouveaux médias en passant par les aléas des traductions d'un auteur tchèque et la vie trépidante d'un interprète au temps de la traite des fourrures, c'est un voyage dans les langues que *Circuit* vous offre dans ce numéro.

Beaucoup plus près de nos réalités quotidiennes, à l'ordre du jour fait le point sur l'assurance-médicament, sujet épineux s'il en est. Signalons que, depuis la rédaction de notre chronique, un comité d'analyse a été créé pour évaluer la question et faire des recommandations qui seront débattues à l'occasion d'une assemblée extraordinaire des membres cet automne.

Heureusement, Notes et contrenotes est là pour nous déridier sous la plume colorée d'Eve Renaud.

Bonne lecture!

- Sur le vif** 4
 Entre autres sujets, la terminologie au Canada et une certification nationale pour les interprètes médicaux aux États-Unis.
- À l'ordre du jour** 6
 Les assurances collectives, *quossa donne?*
- Notes et contrenotes** 8
 Si vous voulez une traduction de l'anglais au français, faites le 2...
- Dossier** 9
 À l'ère de la mondialisation, qu'en est-il de la traduction hors du couple canadien traditionnel anglais-français?
- Des livres** 23
 A look at grammar for the wired world. Les nouveautés.
- Curiosités** 25
 Les différentes traductions de l'histoire du brave soldat Švejk, héros d'un roman de Jaroslav Hašek.
- Classe affaires** 27
 Place à la formation de la relève.
- Des mots** 28
 Argumentation pour une réforme de la langue française conséquente à ses principes.
- Des techniques** 29
 Twitter : une fantastique source d'information.
- Pages d'histoire** 30
 John Long, interprète, compagnon d'armes des Amérindiens également au service des marchands de fourrures.

Publié quatre fois l'an par l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec
Circuit

2021, avenue Union, bureau 1108
Montréal (Québec) H3A 2S9
Tél. : 514 845-4411, Téléc. : 514 845-9903
Courriel : circuit@ottiaq.org
Site Web : www.ottiaq.org

Vice-présidente, Communications — OTTIAQ

Réal Paquette

Directrice

Betty Cohen

Rédactrice en chef

Gloria Kearns

Rédaction

Yolande Amzallag, Philippe Caignon (*Des mots*),
Pierre Cloutier (*Pages d'histoire*), Lucille Cohen
(*secrétaire*), Marie-Pierre Hétu (*Des techniques*),
Didier Lafond (*Curiosités*), Solange Lapierre (*Des livres*),
Nils Lovgren, Barbara McClintock, Éric Poirier, Eve
Renaud (*Sur le vif*), Sébastien Stavrinidis (*Des revues*)

Dossier

Solange Lapierre et Barbara McClintock

Ont collaboré à ce numéro

Johanne Boucher, Jean Delisle, Francisco Garcia-
Navarro, Lidewij Hawke, Margaret Jackson,
Maya Khankhoje, Véronique Klauber, Hélène Langlois,
Josée Malenfant, Inge Noering, Martine Picard,
Eric Plourde, Maurice Rouleau, Michèle Valiquette,
Elisabeth Wörle, Christine Zhang

Direction artistique, éditique, préresse et impression

Mardigrafe

Publicité

Catherine Guillemette-Bédard, OTTIAQ
Tél. : 514 845-4411, poste 225 • Téléc. : 514 845-9903

Droits de reproduction

Toutes les demandes de reproduction doivent être
acheminées à Copibec (reproduction papier).
Tél. : 514 288-1664 • 1800 717-2022
licenses@copibec.qc.ca

Avis de la rédaction

La rédaction est responsable du choix des textes
publiés, mais les opinions exprimées n'engagent que
les auteurs. L'éditeur n'assume aucune responsabilité
en ce qui concerne les annonces paraissant dans **Circuit**.

© OTTIAQ

Dépôt légal - 3^e trimestre 2011
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
ISSN 0821-1876

Tarif d'abonnement

Membres de l'OTTIAQ : abonnement gratuit
Non-membres : 1 an, 40,26 \$; 2 ans, 74,77 \$. Étudiants
inscrits à l'OTTIAQ : 28,76 \$. À l'extérieur du Canada :
1 an, 46,01 \$; 2 ans, 86,27 \$. Toutes les taxes sont
comprises. Chèque ou mandat-poste à l'ordre de
« **Circuit** OTTIAQ » (voir adresse ci-dessus). Cartes
de crédit American Express, MasterCard, Visa :
www.ottiaq.org/publications/circuit_fr.php



Deux fois lauréat du Prix de la meilleure
publication nationale en traduction de la
Fédération internationale des traducteurs.



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Aux grands mots, les grands moyens.



Imprimé sur papier recyclé 50 % postconsommation (couverture)
et 100 % postconsommation (pages intérieures), fabriqué avec des
fibres désencrées sans chlore, à partir d'une énergie récupérée, le biogaz.

SUR LE VIF

CHRONIQUE DIRIGÉE PAR BETTY COHEN

Pleins feux sur la terminologie au Canada!

par Michèle Valiquette, term. a., réd. a.



Le X^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie

Le 3 mai 2011 a eu lieu à Gatineau le X^e Symposium du Conseil fédéral de terminologie (CFT) sous le thème *Les méthodes de travail en terminologie*.

Pierre Auger, conférencier d'honneur, a démontré que, depuis 1970, la terminologie, la terminographie et la terminotique forment un complexe méthodologique dynamique. À Hydro-Québec, par exemple, l'assistance terminolinguistique, la recherche thématique, la toponymie et la gestion de la base de données font partie du quotidien des terminologues. Recherche documentaire, évaluation des sources, théorie, recherche ponctuelle, terminographie, terminotique sont par ailleurs au nombre des éléments enseignés à l'université.

L'évolution des méthodes de travail à l'Office québécois de la langue française s'est répercutée sur les types d'interventions linguistiques et la gestion de la BTQ et du GDT. Au Bureau de la traduction, le Guide de rédaction et le Comité de méthodologie jouent un rôle-clé dans la gestion de TERMIUM®. Au gouvernement de l'Ontario, la technologie a une incidence sur la méthodologie utilisée dans la production de publications et la gestion des bases de données.

Près de 130 participants ont dressé un arbre de domaines sur les instruments de musique : exercice amusant ! En table ronde, un débat instructif sur les termes *harmonisation, normalisation, officialisation, recommandation, proposition, uniformisation* a clôturé ce X^e Symposium à l'organisation impeccable.

La Direction de la normalisation terminologique du Bureau de la traduction du Canada préside le CFT, le Conseil national de terminologie (CNT) et le Comité mixte sur la terminologie au Canada (CMTC).

Le CFT et le CNT, où sont respectivement représentés 26 ministères et 6 organismes fédéraux ainsi que 12 gouvernements provinciaux et territoriaux, s'occupent de la gestion collective de la terminologie. Le CFT organise un Symposium annuel et le CNT tient une rencontre annuelle en marge du Symposium. Le *Vocabulaire de la taille du diamant*, par exemple, a été produit dans le cadre du CNT.

Intéressé à l'image et à la valorisation de la profession, à sa valeur économique et à la formation, le CMTC, issu d'un partenariat multisectoriel, a créé le *Répertoire des terminologies en exercice au Canada* et un regroupement de 17 porte-parole provenant de 13 universités canadiennes. En outre, il a tenu le Colloque *La terminologie : une profession sous influence... technologique* (Ottawa, 18-19 février 2010). ☞

Une certification nationale pour les interprètes médicaux aux États-Unis

Les interprètes judiciaires et médicaux s'activent depuis de nombreuses années aux États-Unis pour obtenir une certification et faire reconnaître leurs compétences. Le 28 avril dernier, ils ont remporté une victoire avec la reconnaissance d'un examen d'agrément pour les interprètes médicaux. Ci-dessous un extrait du communiqué :

First-Ever National Medical Interpreter Certification Exams in the U.S.

On April 28, 2011, the National Board of Certification for Medical Interpreters has finalized the first-ever national certification program with the release of a Technical Standards Review and Validation Report by PSI, a leading professional testing and certification credentialing services provider. The report [...] documents that the National Board's oral and written exams required to be credentialed as a

"Certified Medical Interpreter" (CMI) in a specific language meet the standards for Educational and Psychological Testing (AERA, APA, NCME, 1999).

Title VI of the Civil Rights Act of 1964 has long prohibited discrimination on the basis of race, color, and national origin. President Clinton's Executive Order 13166, "Improving Access to Services for Persons with Limited English Proficiency" issued in 2000, attempted to clarify and strengthen the language access implications of Title VI, but it left gaps in structure and enforce-

ment. Today, with a validated national examination to certify medical interpreters, health care providers finally have a national standard to ensure the competency of their interpreters and eradicate miscommunications between health care providers and limited-English-speaking patients that lead to misdiagnoses and improper medical treatment.

[...]

About the National Board of Certification for Medical Interpreters

The National Board of Certification for Medical Interpreters is a non-profit organization, formed from an independent group of industry professionals that represent all key stakeholder groups, including professional medical interpreters, trainers, employers, providers, and regulators. The National Board serves as the certifying entity and has independent authority over all essential certification decisions. The purpose of certification is to ensure the safety of patients with limited English proficiency by evaluating and assuring the competency of medical interpreters. The formation and structure of the National Board of Certification adheres to the standards and requirements for certification program governance. For more information, visit www.certifiedmedicalinterpreters.org.



Du portugais dans TERMIUM Plus®!

Une quatrième langue s'ajoute à la Banque de terminologie du gouvernement du Canada. Le Bureau de la traduction a annoncé récemment l'ajout de plus de 18 000 termes en portugais dans TERMIUM Plus. Divers domaines sont traités, dont l'administration fédérale canadienne, bien sûr, mais aussi la toponymie du Canada, l'environnement, la culture céréalière, la médecine, le monnayage et la culture du café.

Les fiches en portugais comportent par ailleurs des marques géographiques qui distinguent les usages propres au Brésil de ceux du Portugal et les équivalents tiennent compte de la réforme de l'orthographe du portugais en vigueur depuis 2008. Voilà qui évitera bien des maux de tête à nos collègues lusophones! ☺

Et aussi...

Le Bureau de la traduction a également annoncé la sortie de la version arabe du *Précis de terminologie* de Silvia Pavel et Diane Nolet, référence incontournable du domaine. L'adaptation du Précis en arabe est l'œuvre de Khalid Lachheb, chercheur à l'Institut d'études et de recherches pour l'arabisation, à Rabat (Maroc). Rappelons que le *Précis de terminologie* a déjà été adapté en anglais, en espagnol, en portugais et en coréen. Il est accessible gratuitement sur le site Web du Bureau de la traduction : www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=692. ☺

Le Robert fête ses 60 ans

Voilà soixante ans, Paul Robert lançait ses premiers dictionnaires. Pour célébrer cet anniversaire, l'équipe d'Alain Rey s'est mise au travail et nous offre une nouvelle édition enrichie du Grand Robert de la langue française, qui comptera 1500 mots nouveaux et 1000 citations littéraires. Et, époque oblige, cette édition sera mise en ligne. ☺



Les assurances collectives, *quossa donne?*

Depuis quelques années, les membres de l'OTTIAQ voient leurs primes d'assurance collective grimper à une allure vertigineuse, au point que cela a suscité une grande polémique au printemps dernier. Voici un récapitulatif de la situation.

Par Betty Cohen, trad. a., et Johanne Boucher, trad. a.

Un peu d'histoire

Dans les années 1980, la Société des traducteurs du Québec voyant la profession évoluer de plus en plus vers la pratique indépendante, elle a négocié pour ses membres un contrat d'assurance collective proposant diverses garanties. L'idée de base était évidemment de faire bénéficier les membres, grâce au nombre, de primes plus avantageuses, ce qui a été et est toujours le cas.

L'entente avait été négociée avec un courtier et, régulièrement depuis, elle est examinée, renégociée et parfois enrichie de nouvelles garanties.

Depuis de nombreuses années déjà, c'est à Dale Parizeau Morris Mackenzie (DPMM) que le « contrat » de la STQ, puis de l'OTTIAQ est accordé, et pour cause. Tout d'abord, DPMM est un cabinet de services financiers de premier plan au Québec qui propose une gamme complète de produits et de services d'assurance et traite avec plus d'une vingtaine d'assureurs nationaux et internationaux. Ensuite, DPMM est reconnu pour son expertise en conception et en gestion de régimes d'assurance pour les associations et ordres professionnels. Dès 1985, il créait le régime d'assurances collectives les « Sur Mesures » afin de permettre aux travailleurs autonomes de bénéficier d'un régime d'assurance complet. C'est ainsi que, par le biais des « Sur Mesures », les membres assurés de l'OTTIAQ font partie de ce regroupement qui comprend à ce jour plus de 8000 assurés répartis dans 21 ordres professionnels, de quoi peser un peu plus lourd dans la balance.



En votant la loi 33 en 1997, le gouvernement du Québec a rendu obligatoire l'assurance médicaments, imposant du même coup aux assureurs l'obligation d'inclure la garantie dans tous les régimes privés et aux participants à ces régimes privés de souscrire cette garantie-là et pas une autre. Qui plus est, le gouvernement a inclus, dans les régimes privés, ceux offerts par les associations et ordres professionnels, ainsi que par les syndicats. (Voir l'extrait de la loi dans l'encadré à la page 7.)

Autrement dit, quand un résident du Québec n'a pas 65 ans et n'est pas autrement protégé (soit par le régime de son employeur, soit par celui de son conjoint), il est tenu de souscrire la garantie d'assurance médicaments offerte dans le cadre de ces régimes et ne peut pas se prévaloir du régime public. Inutile de dire que, en agissant de cette façon, le gouvernement réduit substantiellement le bassin de population qu'il s'oblige à assurer au

moyen du régime public. Comme plus de 40 % de nos membres sont salariés et que, parmi les 60 % restant, un bon nombre sont protégés par un autre régime privé ou ont plus de 65 ans, il ne reste qu'environ 400 membres tenus de souscrire l'assurance médicaments offerte par l'Ordre.

Primes et expérience sinistres

Comme chacun sait, pour établir leurs primes, les compagnies d'assurance se fondent sur ce qu'elles appellent « l'expérience sinistres », c'est-à-dire le rapport entre les primes reçues pour une année donnée avec le montant des règlements versés la même année. Par conséquent, plus les demandes de règlement sont élevées, moins les résultats techniques sont bons et plus importante sera l'augmentation des primes l'année suivante. Là intervient l'avantage de l'assurance collective. Car le nombre plus grand d'assurés vient *de facto* augmenter le montant des primes reçues par l'assureur et réduire la proportion des demandes de règlement par rapport à l'ensemble. En théorie.

L'expérience de l'Ordre

En théorie, car cela dépend de l'expérience sinistres réelle de chaque groupe et celle de l'Ordre est loin d'être favorable. En effet, selon les derniers chiffres fournis par DPMM, les membres participant au régime d'assurance

maladie ont versé 535 000 \$ de primes en 2010 et reçu 440 000 \$ en règlements de frais médicaux. En langage d'assureur, cela correspond à une expérience sinistres défavorable. Il est donc normal que nos primes augmentent.

Cependant, grâce aux « Sur Mesures », et à la demande de l'Ordre, DPMM a pu tempérer les ardeurs de nos assureurs et faire valoir notre appartenance au regroupement pour réduire les augmentations exigées. C'est ainsi que, en 2008, après avoir mis dix assureurs en concurrence, DPMM a réussi à négocier avec La Capitale une entente permettant de geler jusqu'au 1^{er} mai 2011 les primes d'assurance vie, d'assurance invalidité de longue durée, d'assurance frais généraux de bureau, d'assurance maladies redoutées et d'assurance soins dentaires. Pour 2010, au vu de l'expérience sinistre de 2009, La Capitale a demandé une augmentation de 46 % de la prime d'assurance maladie. DPMM a négocié et obtenu une majoration de 19 % seulement. Pour 2011, l'augmentation demandée était de 17,4 %. Elle a été ramenée à 15 %.

Notons par ailleurs que notre régime d'assurance collective comprend, outre l'assurance médicaments, un éventail complet de garanties conçues dans le but de satisfaire les besoins des membres. Les assurances vie, invalidité, maladies redoutées, frais généraux de bureau, maladie complémentaire, soins dentaires et voyage sont proposées à des taux de groupe caractérisés par des rabais substantiels. En 2010, 414 membres de l'Ordre se prévalaient de l'une ou l'autre de ces garanties et 250 souscrivaient des garanties d'assurance exigeant des preuves d'assurabilité.

Y a qu'à, faut qu'on... pas si vite !

Donc, oui l'assurance médicaments coûte cher. Cependant les solutions ne sont pas simples.

Y a qu'à négocier avec un autre assureur – Le protocole est renégocié tous les trois à quatre ans et toutes les options sont réexaminées. Comme nous l'avons mentionné plus haut, l'entente actuelle a fait l'objet d'un appel d'offres auprès de dix compagnies d'assurance en 2008.

Y a qu'à abandonner l'assurance médicaments et conserver les autres – Impossible. La loi l'interdit.

Y a qu'à abandonner tout le régime d'assurance collective – C'est une possibilité, mais l'opération ne peut se faire du jour au lendemain pour plusieurs raisons.

L'entente avec DPMM court jusqu'en 2014. C'est grâce à ce type d'ententes à long terme que nous réussissons à obtenir les meilleurs avantages. Mettre fin à cette entente expose l'Ordre à des réclamations, voire des poursuites de la part du courtier. Rappelons que notre collaboration avec DPMM date des années 1980 et que nous avons toujours été satisfaits des services du courtier, à ne pas confondre avec les compagnies d'assurance elles-mêmes.

Mettre fin au régime dans son ensemble reviendrait à priver les membres d'autres assurances dont les primes sont avantageuses et, surtout, exposerait les 250 membres souscrivant des garanties avec preuves d'assurabilité, au mieux, à une forte augmentation de leurs primes, au pire, à l'impossibilité de se réassurer si leur état de santé est moins bon qu'au moment de leur adhésion aux « Sur Mesures » ou tout simplement du fait de leur âge forcément plus avancé.

Faut qu'on prenne le temps d'examiner les tenants et les aboutissants de cette situation pour parvenir à une décision éclairée et équitable. Oui. L'Ordre compte bien étudier toutes les options, à court et à long terme, en tenant compte à la fois des souhaits de l'ensemble des membres, des besoins des membres déjà inscrits au programme d'assurances collectives et des pertes potentielles.

Don't shoot the messenger

Il faut aussi savoir que l'OTTIAQ n'est pas seul dans cette situation et de nombreux autres ordres de taille similaire sont confrontés au même problème. Cela donnera-t-il lieu à une action concertée du Conseil interprofessionnel du Québec? Cette idée a déjà été avancée, mais il semble que les assureurs y résistent. En attendant, il y a une chose que tout citoyen peut faire : faire valoir son point de vue à son gouvernement. Après tout, c'est là que se trouve la source de l'obligation à souscrire une assurance d'un régime privé. ☺

Extrait de la *Loi sur l'assurance médicaments*

15.1. Aux fins de la présente loi, un « groupe de personnes déterminé conformément à l'article 15.1 » est un groupe constitué à des fins autres que la souscription d'assurance pour ses membres et composé des personnes admissibles au régime général répondant aux conditions suivantes :

- elles font partie de ce groupe en raison d'un lien d'emploi actuel ou ancien ou elles adhèrent à l'un des organismes suivants qui offre, facilite l'adhésion ou rend accessible à ses membres actifs ou ses retraités, soit directement ou par l'intermédiaire d'une personne morale, un contrat d'assurance collective, un régime d'avantages sociaux ou un contrat d'assurance individuelle conclu sur la base d'une ou de plusieurs des caractéristiques propres à une assurance collective :
 - a) un ordre professionnel;
 - b) une association professionnelle qui regroupe des membres d'un ou de plusieurs ordres professionnels;
 - c) une association qui regroupe des membres exerçant un même métier ou un même travail;
 - d) un syndicat ou une association de salariés;
- elles ont les qualités requises pour adhérer au contrat d'assurance collective ou au régime d'avantages sociaux applicable à ce groupe et comportant des garanties de paiement du coût de services pharmaceutiques et de médicaments.

Participation obligatoire

16. Toute personne admissible au régime général autre que celles visées aux paragraphes 1^o à 3^o de l'article 15 et qui fait partie d'un groupe de personnes déterminé conformément à l'article 15.1 doit adhérer au contrat d'assurance collective ou au régime d'avantages sociaux applicable à ce groupe au moins pour les garanties prévues par le régime général.

La vraie traduction, c'est de la TAT!

Eve Renaud, trad. a.

J'ai eu tort de pester contre « ma » compagnie de téléphone qui, depuis le début de notre relation, m'a fait passer environ 50 heures suspendue au combiné et m'a fait entendre, outre « Émilie » et la moitié de la population de l'Inde, une musique qui s'apparente à un crime contre l'humanité. J'ai eu tort parce que, somme toute, ces heures ont été fructueuses : elles m'ont permis de mettre au point un système révolutionnaire : la TAT ou traduction assistée par téléphone.

Expérience rassurante pour le client qui participe de près au processus jusqu'ici bien mystérieux pour lui et qui paraîtra encore plus affairé et important au volant de sa voiture, en file à la caisse du supermarché ou au guichet automatique, entre le premier et le deuxième acte de cette pièce quintessenciée du dramaturge à la mode ou attablé seul devant son repas gastronomique dans ce restaurant à l'ambiance feutrée. Gain de temps pour

moi qui figrole mes textes favoris pendant que ma TAT presque © produit les autres avec la précision machine qui manque tant à notre profession. Sans compter que TAT absorbe toutes les frustrations avec un sang-froid digne de canonisation.

— TAT vous souhaite la bienvenue. Restez en ligne : TATiana, notre meilleure traductrice après l'autre, chère et en os, exaucera tous vos souhaits linguistiques. Pour une traduction, dites « Traduction ». Pour une révision, consultez l'annuaire avec plus d'attention.

— Vous avez bien dit « Traduction » ?

— [...]

— Merci. Voici TATiana.

TATiana : Bonjour, je suis TATiana. Laissez-moi le plaisir de vous aider. Si vous êtes collègue de ma patronne et que vous souhaitiez l'inviter à dîner, faites le 1. Si vous voulez une traduction de l'anglais au français, faites le 2. Si vous êtes fonctionnaire à Revenu Québec, il n'y a plus d'abonné à ce numéro.

[...]

TATiana : Pour obtenir une traduction de qualité publiable, dites

« Publication ». Pour une traduction destinée au seul des vingt membres du comité interne qui parle français, dites « Charte canadienne des droits et libertés ». Pour une traduction de fin d'exercice financier destinée à justifier votre demande de crédits dans le prochain budget, dites « Tablette ». Si vous n'avez aucune idée de ce que sont la traduction ou les tarifs, dites « Pas besoin d'être parfait ; un résumé en français fera parfaitement l'affaire ». Pour contribuer à l'organisation caritative au profit des traducteurs du monde entier, dites « Je serais parfaitement capable de le faire moi-même mais je n'ai pas le temps. »

[...]

TATiana : Allons-y pour la traduction à publier. Dites la catégorie grammaticale répondant à la question suivante : souhaitez-vous commencer par un article, un verbe, un adjectif, un superlatif, un substantif, un chiffre ou un anglicisme de bon aloi ?

[...]

TATiana : Vous avez dit « Verbe » ? Parfait. Dites le mot

correspondant à l'aspect et au mode parmi les choix suivants : inchoatif, terminatif, pronominal, défectif... Je regrette : « Bien cuit avec la sauce à part » n'est pas une option valide. Je vous invite à faire un nouveau choix et à ramasser votre serviette de table, tombée sur votre droite.

Bref, vous voyez qu'il est possible de tout prévoir. Y compris, d'ailleurs, le contrôle de la qualité selon une norme assez répandue. Voyez plutôt la fin de l'opération, au terme de six heures d'une collaboration étroite et de deux phrases traduites à la satisfaction du client, avec contrôle de la qualité selon un principe condamnable généralement reconnu (PCGR).

TATiana : 50 occurrences Google de la première phrase telle qu'elle est maintenant traduite. Félicitations ; nous avons produit une traduction originale ! Pour toute rétroaction sur la TAT, appuyez sur la touche marquée « Lib », sur la touche ornée d'un petit combiné rouge ou sur la touche située immédiatement sous le récepteur, selon le modèle de votre appareil. ☺

échos

Une approche défensive

C'est avec un vif intérêt que j'ai pris connaissance du numéro de *Circuit* sur le thème de la traduction générale (n° 110). J'avoue être demeuré perplexe quant à l'angle adopté par plusieurs collaborateurs. Les traducteurs généralistes ont-ils vraiment besoin de justifier l'exercice de leur profession par rapport aux traducteurs spécialisés ? Valoriser la traduction générale en l'assimilant à une spécialité est consternant. Il faut en finir avec cette hiérarchie malsaine entre types de traduction.

La traduction générale touche à tout en surface. Ce qu'elle n'a pas en profondeur, elle le compense en envergure (Marco A. Fiola).

En outre, les traducteurs généralistes exploitent très professionnellement une certaine polyvalence, et leur liberté expressive est souvent plus étendue que celle des traducteurs spécialisés. Traducteur technique pendant plus de 33 ans, il ne m'est jamais venu à l'idée de penser que les traducteurs généralistes faisaient un travail nécessairement plus facile et de moindre valeur que le mien.

L'approche défensive de ce numéro de *Circuit* donne l'impression d'une réaction à un manque de confiance ou de motivation de certains généralistes dans leur profession. On ne peut s'empêcher de penser au débat sur la spécialité qui a cours dans le domaine de la santé. S'il est

sain de se remettre parfois en question, le titre péremptoire du numéro, *La traduction générale : une spécialité*, donne à penser que l'affaire est entendue. Ce titre aurait dû, à tout le moins, être suivi d'un point d'interrogation.

La traduction générale est au cœur de notre profession ; c'est à partir d'elle que se ramifient les autres types de traduction. Il y aurait eu moyen de mettre en valeur les éléments qui contribuent à son excellence et établissent sa puissance comme traduction de référence pour tout traducteur, quel que soit son domaine d'activité, plutôt que de lui faire endosser bien artificiellement un statut qui n'a rien de hiérarchique.

André Senécal, trad. a., réd. a.

Are you bilingual... ou multilingue?

Living in the age of globalization means that many foreign languages are coming into contact. For example, when the Japanese earthquake and tsunami triggered the Fukushima nuclear crisis, the world followed up-to-the-minute developments. Translators and interpreters were ready, bringing home the importance of translation and interpretation in a crisis situation.

As for Canada, a look at university translation programs shows that training in foreign languages other than Spanish is almost non-existent. Is that because English dominates as the world's language of business and technology? We must not forget that there is strong demand for the protection of local languages throughout the world. If we demand that companies do business in French in Quebec, our exporters should be prepared to do business in the languages of their clients in Japanese, Chinese or whatever that language may be. One of our contributors has an interesting suggestion: could the Quebec government open a agency modelled on the Translation Bureau to help companies doing business with Quebec as well as importers and exporters?

Avec ce dossier sur la traduction hors du couple traditionnel anglais-français, nous avons pensé éclairer notre lanterne sur la situation actuelle de la traduction ici, étant donné le souffle de plus en plus puissant de la mondialisation. Pourtant, malgré les trente-huit langues que pratiquent les membres de l'OTTIAQ — lesquelles font le tour de la planète, entre le turc, le gaélique et le tamoul — nous avons été surpris de constater que, au Québec, seul l'espagnol émerge quelque peu comme langue de traduction ayant vraiment pignon sur rue : c'est-à-dire qu'un traducteur peut gagner sa vie avec uniquement l'espagnol. Même si Termium a ajouté le portugais comme quatrième langue de sa banque de données, cela ne se reflète pas dans l'enquête, même limitée, que nous avons menée. Il semble donc que, à la différence de la Finlande, par exemple, nous soyons sur la planète bilingue, c'est-à-dire l'anglais (voire le *globish*) et le français et, accessoirement, une « autre » langue... Notre dossier examine donc quelques-uns de ces autres cas, entre l'espagnol, l'allemand, le finnois, le japonais et le chinois, qui pourront donner matière à réflexion à la relève. Par ailleurs, à regarder le nombre croissant d'allophones qui s'inscrivent aux programmes de traduction des universités, les choses pourraient changer. L'espagnol a fini par s'inscrire réellement aux États-Unis. Et ici? 🇺🇸



**Solange Lapierre et
Barbara McClintock, C. Tr.**

Formation en traduction multilingue : où en est le Québec ?

○
Quand on parle de troisième langue et de traduction multilingue au Québec, c'est l'espagnol qui est prépondérant.

Par **Éric Poirier**, trad. a.

Une première constatation s'impose : les programmes de formation de premier cycle en traduction ont connu une forte croissance ces dernières années. On compte au Québec un programme de baccalauréat dans la plupart des grandes villes, à temps plein de jour, à l'éducation permanente de soir, et même, très bientôt, en ligne. À Montréal, les quatre grandes universités, l'Université de Montréal, l'Université du Québec à Montréal (UQAM) et les universités McGill et Concordia, contribuent maintenant à l'offre puisque l'UQAM a créé un certificat en rédaction et révision. On trouve également des programmes de traduction déjà établis à l'Université Laval (Québec), à l'Université du Québec en Outaouais (UQO, Gatineau) et à l'Université de Sherbrooke. Pour sa part, l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR) inaugurera en septembre un programme en traduction dont presque tous les cours seront offerts en ligne. À cela il faut ajouter l'Université d'Ottawa, tout de même située à proximité, qui propose elle aussi quelques programmes de premier cycle en traduction.

Un tour d'horizon des programmes laisse apparaître deux grandes tendances dans l'apprentissage d'une troisième langue et la traduction multilingue. Premièrement, la place accordée à la troisième langue est marginale, puisque les étudiants peuvent le plus souvent n'y consacrer qu'un maximum de six crédits (à l'UQO, à l'Université de Sherbrooke et à l'Université Laval). À l'Université Concordia, il semble n'y avoir aucun crédit particulier prévu à cet effet.

Modalités d'intégration de la troisième langue

Deuxièmement, on constate l'élargissement des programmes de formation à la traduction dans une troisième langue, laquelle sert le plus souvent de langue de départ, ce qui témoigne de l'intérêt marqué pour la version, situation privilégiée en traduction professionnelle. L'Université d'Ottawa offre par exemple une spécialisation anglais-espagnol-français, à laquelle l'étudiant peut s'inscrire après avoir suivi une formation générale en traduction de deux ans.

Le nouveau programme de l'Université du Québec à Trois-Rivières se démarque puisqu'il propose un profil multilingue où sont offerts à la fois des cours d'apprentissage d'une troisième langue (ici l'espagnol) et

des cours de traduction (version et thème) dans cette langue. Pour sa part, l'Université Laval offre, parmi une liste de cours complémentaires, six crédits de traduction de l'espagnol en français.

Notons aussi les certificats et diplômes exclusivement consacrés à la traduction dans une troisième langue. Cette pratique offre l'avantage d'ouvrir l'apprentissage d'une troisième langue (et de la traduction multilingue) à tous les étudiants du premier cycle, puisque ces programmes ne sont pas réservés aux seuls étudiants en traduction. Par contre, l'absence de cours de langue et de traduction dans une troisième langue dans le cursus des étudiants en traduction ferme peut-être trop hâtivement une porte vers l'horizon multilingue et tend à les surspécialiser en quelque sorte (à les cantonner ?) dans une seule paire de langues, et aussi dans la traduction vers leur langue maternelle.

Au-delà des langues officielles ?

Quant à la traduction en langues officielles, Concordia, McGill et l'Université d'Ottawa proposent de véritables programmes orientés du français à l'anglais, tandis que cette orientation n'est offerte que dans quelques cours dans les autres programmes, résolument tournés vers la traduction de l'anglais au français. Au sujet des langues parlées au pays, on peut aussi se demander à quand des cours de traduction sur les langues autochtones ? Puisque l'inuktitut, le cri et le montagnais, entre autres, sont parlés au Québec, il est étonnant de constater que ces langues sont les grandes absentes de nos programmes de traduction et de l'offre de cours de langues.

Et l'arabe, le chinois, le russe, le japonais ?

Parmi les langues de prédilection pour les formations dans une troisième langue, vient au premier rang l'espagnol (spécialisation du baccalauréat à Ottawa, certificat complet à l'Université de Montréal et à McGill, qui offre aussi un certificat de traduction de l'espagnol en anglais, un cours à l'Université Laval, et un profil de 15 crédits à l'UQTR), mais on trouve aussi l'allemand (certificat à l'Université de Montréal seulement). On remarque ici pour l'ensemble des programmes (sauf à Laval) l'absence quasi totale de langues moins parlées



sur le continent américain, mais qui jouent un rôle prépondérant dans le monde, comme l'arabe, le chinois (mandarin), le russe ou même le japonais. Bien que l'apprentissage d'une langue ne soit pas garant d'une traduction de qualité dans cette langue, il en est tout de même le point de départ indispensable.

L'apprentissage d'une troisième langue est beaucoup moins présent aujourd'hui dans les programmes de formation en traduction qu'il l'était il y a à peine

vingt ans. Par contre, l'enseignement de la traduction dans une troisième langue (notamment l'espagnol) fait maintenant partie intégrante de bon nombre des programmes de traduction, ce qui était moins vrai par le passé. L'offre de formation et de traduction dans une troisième langue reste au Québec assez peu diversifiée en dehors de l'espagnol, avec l'absence des langues autochtones, et l'absence quasi totale des autres grandes langues du monde. ☹



La localisation délocalise-t-elle le travail de traduction ?

Comment les choses se passent-elles ici pour les traducteurs d'espagnol, dans ce pays dominé par la traduction dans la paire constituée de l'anglais et du français ? Me voilà téléphone en main à faire mon enquête¹... Les questions étaient bien simples :

- Quel pourcentage du marché occupe l'espagnol ?
- Quel est le genre des textes à traduire (juridiques, commerciaux, journalistiques...)?
- Quelle est la formation exigée par les donneurs d'ouvrage ?
- Comment se fait le contrôle de la qualité ?

Bien évidemment, entre la traductrice indépendante qui traduit surtout des extraits de naissance et autres documents pour des immigrants latino-américains en passe de régulariser leur situation, et la multinationale dont les bureaux ont essaimé partout sur la planète, le ton change et les renseignements obtenus également. Cependant, quelques points se dégagent.

Résultats généraux

La traduction de et vers l'espagnol ne dépasse pas, globalement, 10 % du volume total. Quelques grandes entreprises, comme la Banque Scotia, ont un traducteur attitré. Pour leur part, les agences de traduction n'emploient que des traducteurs à la pique, car le volume est beaucoup trop bas. Et contrairement à la traduction dans la paire anglais-français, il n'y a pas de spécialisation. Le traducteur touche à de très nombreux sujets.

Par ailleurs, la traduction étant tributaire de l'économie, depuis 2007-2008, soit le début de la crise, la demande a baissé : pas d'échanges commerciaux, point de traductions.

Pour ce qui est des exigences, les agences s'entendent pour dire que le niveau minimum d'études acceptable est un baccalauréat en traduction. Elles privilégient toutefois l'expérience. Aucune pratique commune ne se dégage pour ce qui est du contrôle de la qualité.



La traduction de et vers l'espagnol à Montréal est un tout petit marché, soumis aux aléas de l'économie.

Une enquête téléphonique réserve toutefois quelques surprises...

▶ **Par Elisabeth Wörle**

Traduction pour l'Amérique latine

Dès 1979, un cabinet s'était spécialisé dans le marché de l'Amérique latine. Après fusion, l'agence Textualis a pris le relais, et conservé ce marché, qui représente plus de 20 % de sa clientèle et qui prend de l'expansion. L'équipe de base compte un traducteur hispanophone attiré, auquel s'ajoute une équipe de pigistes professionnels, eux aussi spécialisés en espagnol. Dans l'ensemble, il s'agit de textes traduits vers l'espagnol, pour les États-Unis, où cette langue est de plus en plus présente et surtout des documents techniques et administratifs. Quant à la langue elle-même, certains clients demandent un espagnol « neutre » ou « international », d'autres un espagnol plus européen. Le cabinet engage des diplômés universitaires en traduction et expérimentés, et parfois des diplômés dans des domaines connexes, mais comptant plusieurs années d'expérience de la traduction. Enfin, le contrôle de la qualité s'exerce clairement : révision de tous les textes avec, au besoin, une relecture finale.

25 % avec le français et 75 % avec l'anglais

Cependant, il convient d'examiner les chiffres d'un peu plus près. Un traducteur qui connaît bien le milieu estime que, si on considère l'ensemble des traductions qui comprennent l'espagnol comme langue de départ ou d'arrivée, l'autre langue est l'anglais dans plus de 75 % des cas. Le français n'est donc l'autre langue que dans moins de 25 % des cas.

Comment expliquer cette situation ? Une partie des compagnies canadiennes anglophones s'adresse à des agences montréalaises pour la traduction, mais ça ne justifie pas l'ampleur de l'écart. Quelques hypothèses : Le client (ou le vendeur) latino-américain trouve peut-être plus commode de s'adresser à la compagnie québécoise dans la *lingua franca* mondiale. Par ailleurs, l'exportateur de plats en céramique mexicain, par exemple, ne sait peut-être pas que la langue du Québec est le français.

Peut-être serait-il temps que le gouvernement du Québec cesse d'émettre des vœux pieux, comme la Déclaration sur la diversité culturelle, et veille à ce que, d'une part, l'étranger qui commerce avec des entreprises d'ici sache que le français est la langue d'usage et, d'autre part, à ce que les échanges aient lieu en français. Et puisqu'il faut venir en aide aux exportateurs, leur faciliter la tâche, pourquoi n'envisagerait-on pas la création d'une sorte de bureau de la traduction, comme à Ottawa.. ?

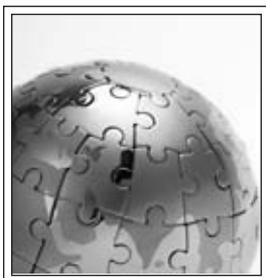
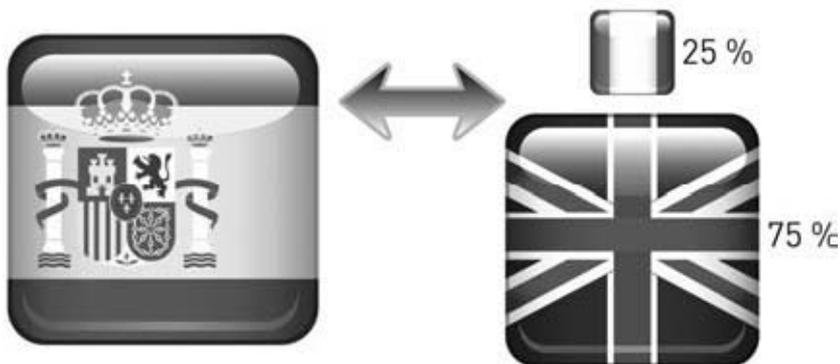
Seize sortes d'espagnol !?!

Dans un autre ordre d'idées, un mot « tendance » revient dans presque toutes les entrevues et sur toutes les pages Web : « localisation », anglicisme que tout le monde semble accepter, au lieu de parler d'adaptation. Dans le sillage de cette conception du commerce où le client a toujours raison, dans la mouvance de l'éclatement du collectif en mille individualités, on a inventé la localisation. Je me suis même fait dire qu'il existe seize sortes d'espagnol... toujours dans la perspective de servir le client.

Pourtant, la *Real Academia de la lengua española*, qui regroupe des représentants de chacun des pays hispanophones — même les États-Unis sont représentés —, publie des dictionnaires et des grammaires communes et ses membres s'entendent autour de la même table sans faire appel à des interprètes. Il y a naturellement des variantes, le castillan étant parlé dans une grande variété de pays aux réalités géographiques différentes. Mais nous parlons ici de la langue écrite, donc balisée, standard, normalisée. En Amérique latine — à l'exception du Brésil —, malgré de petites différences terminologiques, on parle et écrit partout la même langue, soit le castillan ou espagnol.

Mais le fin mot de l'histoire, c'est que si l'entreprise exportatrice canadienne fait appel à des sous-traitants dans le pays d'Amérique latine où a lieu l'échange commercial, le coût de la traduction est de 25 % inférieur à ce qu'il en coûterait à Montréal. ☺

1. Je remercie très chaleureusement les personnes qui, sans me connaître, m'ont si généreusement donné de leur temps.



A German Perspective



Starting out

I was a young girl growing up in Frankfurt am Main, Germany, when I first encountered the English language. It was during that first year of English studies that my teacher asked us to write a composition on the topic, “What do you want to be when you grow up?”

I did not hesitate one second. I took my pen and firmly wrote, “I want to be an interpreter.”

My love of foreign languages has never diminished; indeed, it has grown into a rewarding profession that I still love and nurture many decades later.

Getting there

Language and wordplay sparked my imagination in Grade Five and, several years later, while studying French, I jumped at the opportunity to participate in an exchange program with students in Lyon, France. From that point on, my career path was clear, and I pursued my studies with determination and a specific destination in mind.

I enrolled in business school training, which involved classes in business English and French. Then, following my graduation, I took part in a two-year “apprenticeship in commerce” program with an international engineering firm based in Frankfurt am Main. As part of my apprenticeship, I was sent to the firm’s offices in Paris to learn the business and, later, I started my first real job with the company in Brussels.

My ultimate goal was to become a “sworn translator and interpreter” with the law courts and then

to start a business of my own. To become a “state-certified translator” in the German State of Hessen, I was required to pass a State examination administered by the Federal Ministry of Education. The examination tested my skills as a translator and interpreter for a pair of languages (one of which was German) in a specific field of expertise (e.g. business/economics, law). The requirements vary from state to state, but the level of expertise for a translator and/or interpreter wishing to qualify for that distinction and be sworn in by the courts is fairly similar throughout Germany.

To help me prepare, I enrolled in a two-year program of part-time translation studies in a private institution. The school specialized in teaching translation from French into German, and vice-versa, within the specific field of economics and was open to students with advanced language skills and foreign country experience.

Finally, in 1980, with the state certification tucked safely in my pocket, I was sworn in before the courts and shortly thereafter opened my own business.

I was an interpreter.

Keeping up in my field of expertise...

I built my business gradually, practising as a freelance interpreter. After gaining additional training with lawyers in England, I turned my attention to my studies again, this time to acquire my state certification in English in the field of law.

Over the years, my practical training grew with each new project I undertook, especially as I focused



A personal story on how to become a good multilingual translator.

by Inge Noening



more on translating legal documents for the courts, the prosecutor's office and for lawyers in Frankfurt.

... and in my native language while living abroad

In 1996, I emigrated to Canada and set up practice in Vancouver before moving to Montreal and finally to New Brunswick. No one is more keenly aware of how quickly language changes than translators and interpreters, and maintaining currency in one's native language while living abroad poses a challenge. The method that works best for me is to read both fiction and non-fiction books in my native language. I also access German and Swiss newspapers online on a daily basis. Working alongside my German husband (and business partner) also helps, as does staying in close contact with, and visiting friends and relatives back home.

Maintaining high quality

Quality control includes the customary steps of self-revision by the translator and always involves the "second set of eyes" in the form of a reviser; ideally, a native speaker of the target language. Shortly after I came to Canada, I began establishing working relationships with highly qualified freelancers—native speakers of English and French—to help me with idiomatic translations from German into those languages.

And, when it comes to my specialty—translating legal opinions drawn up by German or Swiss lawyers—I ensure the documents receive an additional review by a native German speaker. The job of this team member is to catch anything the freelancer who was assigned the translation into English or French may not have noticed, or simply not know, such as an obscure historic reference or an allusion to a certain legal issue in Germany or Switzerland.

My final step is to listen to the source and/or target text read aloud by a "text-to-speech" software program, while reading along from a print copy. The number of times that this neutral voice can still lay bare an

error, after all of us who had carefully vetted the project believed we had caught them all, convinces me that it is a valuable quality-control step.

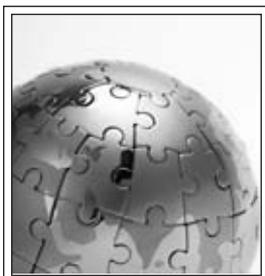
Handling multilingual projects

Multilingual projects are a rare treat and typically involve the translation of standard terms and conditions (the "small print") from German into English and French. This requires the extra steps of having the various versions "cross-read"—including an additional comparison between the English and French translations (without referencing the German source) to find any inconsistencies—so that they all reflect the same rules in clear and unambiguous language.

Continuous learning

The passion that filled me as a young child still fuels my love affair with languages, and the law has motivated me to learn even more. The latest intensive studies I have been eagerly pursuing relate to comparative law. Torts and contracts should keep me busy for a while.

Looking back, it is safe to say that ever since that day, some 30 years ago, when I stood proudly in the German courthouse to be sworn in as a translator/interpreter, I have been soaking in every legal translation workshop, seminar, conference, or lecture I could possibly attend, both at home and abroad. I have read every legal magazine, article, treatise, and reference book I could lay my hands on and built my personal library accordingly. And, lately, I have begun attending bar association conferences so I can learn about the issues that concern lawyers, while networking and meeting potential clients in person. As a totally new marketing approach, I will be an exhibitor at this year's Canadian Bar Association (CBA) Legal Conference and Expo being held August 14-16 in Halifax, where I will proudly represent the translation profession, OTTIAQ, and, last but not least, the services that our small firm provides for the legal community. ☺



Traduction multilingue en Finlande : formation et situation du marché

La traduction est un phénomène quasi omniprésent en Finlande. Dans ce pays de cinq millions d'habitants pour l'essentiel tous bilingues, quatre universités offrent une formation en traduction.

La raison principale est d'une simplicité désarmante : le pays est officiellement bilingue depuis son indépendance en 1917, et ce, malgré la faible proportion de suédophones (5,5%). Toutefois, une raison plus insidieuse favorise la prépondérance de la traduction dans la tradition littéraire du pays : l'aire de répartition de la langue dominante — le finnois n'a que peu de locuteurs au-delà des frontières de son pays d'origine — et sa nature (langue non indo-européenne) entraînent dans un certain sens le passage vers d'autres langues plus courantes.

Deux phénomènes récents ont davantage complexifié le tableau : l'ouverture à l'immigration a entraîné un influx de langues non associées d'habitude à l'espace européen (le somali, par exemple) ainsi qu'une certaine perméabilité avec l'espace post-soviétique. L'entrée dans l'Union européenne après référendum, en 1995, représente un autre facteur qui a fait changer les choses.

À cela s'ajoute la volonté politique soutenue de nombreux gouvernements successifs d'appuyer et de développer le rayonnement culturel finlandais hors des frontières, en recourant à la traduction comme véhicule principal. La Finlande ne fait pas qu'importer, en effet, car malgré son lectorat très élevé (qui rivalise avec le Japon en termes de pourcentage de la population), elle réussit à exporter en partie sa culture, en collaborant surtout avec les pays de la nouvelle Europe (Croatie, Slovénie, Autriche, ainsi que ses vieux alliés, l'Estonie et les Pays baltes).

Littérature jeunesse et audiovisuel

La Finlande demeure encore aujourd'hui l'un des pays industrialisés les plus éduqués ; il est en tête de liste quant au nombre de diplômés universitaires. Cela se reflète dans le domaine de la traduction ; ce pays de cinq millions d'habitants compte pas moins de quatre universités (Helsinki, Turku, Tampere et Savonlinna, récemment fusionnée aux campus de Kuopio et Joensuu pour former l'Université de l'Est de la Finlande). Toutes offrent des programmes dans au moins une paire de langues (la plus répandue étant encore la combinaison finnois-anglais) et la possibilité de choisir une autre paire de langues, par exemple le finnois avec le russe ou l'estonien.

La formation universitaire en traduction est ancrée autant dans la théorie que dans la pratique. De plus, de nombreuses recherches de pointe ont pris racine dans les universités, la traduction de la littérature jeunesse et la traduction audiovisuelle étant deux domaines où la recherche est la plus fructueuse. À ce titre, la traduction de la littérature jeunesse est un des types de transformation textuelle où la traduction multilingue prend tout son sens, car en Scandinavie il s'agit d'une forme d'échange culturel très répandu, les livres jeunesse occupant une forte proportion des œuvres traduites.

Formation multidisciplinaire encouragée

L'universitaire finlandais qui se lance dans des études en traduction peut ainsi intégrer l'interprétation, la traduction ainsi que la terminologie dans une formation qui durera en moyenne quatre ans pour un baccalauréat — la dernière année étant consacrée en partie à la rédaction du « gradu », sorte de dissertation finale — et deux ans supplémentaires pour une maîtrise. Les universités finlandaises encouragent l'inclusion de cours portant sur des sujets connexes, comme la politique internationale, le marketing, les médias, la littérature ou encore la technologie du langage.

À Helsinki, il est possible d'agir à titre d'authentiques « consultants langagiers », au cours d'exercices hebdomadaires dont l'objectif est de préparer adéquatement les étudiants ; l'étude de la traduction est accessible à tous les étudiants inscrits dans les départements de langues (finnois, suédois, allemand, russe, français, etc.).

À l'Université de l'Est de la Finlande, sur le campus de Joensuu en Carélie du Nord, il est possible de combiner l'étude de la traduction multilingue à la traduction audiovisuelle (d'ailleurs l'université possède un immense corpus de plus d'un million de mots, cédé par la télévision publique YLE, pour l'étude du sous-titrage). À Tampere, par exemple, qui met l'accent sur la communication interculturelle, on peut faire un stage pratique d'au moins deux mois dans un pays où on parle la langue B que l'on a choisie comme « première langue-cible ». À l'Université de Turku, il est possible de faire tout un cursus en traduction anglaise ou allemande, avec spécialisation en interprétation, jusqu'au niveau maîtrise. À l'Université de l'Est de la Finlande, les étudiants peuvent choisir quatre langues de traduction : le suédois, l'allemand, l'anglais et le



En Finlande, on encourage la formation multilingue et multidisciplinaire.

Par Eric Plourde



russe, et un certain espace institutionnel est consacré à des stages en traduction intégrant l'apprentissage de la rédaction.

La pratique et le marché de la traduction multilingue

Malgré une participation active du pays au sein de l'Union européenne et une volonté de collaborer avec ses plus récents États-membres, très peu de traducteurs finlandais finissent par travailler au sein de la Commission, que ce soit à titre d'interprète ou de traducteur. La majorité des délégués finlandais s'expriment volontiers en anglais et semblent parfois considérer le recours à un interprète comme un obstacle.

En réalité, dès que l'on observe un tant soit peu le terrain de plus près, comme l'a fait ma collègue Kaisa Koskinen au cours des années 2000, la traduction au sein de l'Union européenne perd quelque peu de son lustre. Le principal obstacle que doivent surmonter les traducteurs finlandais est le poids de l'institution elle-même, qui finit non seulement par imposer un type de traduction, mais aussi tout un processus, une façon de faire et même une structure textuelle, par exemple avec les textes législatifs et juridiques. Les praticiens pouvant fonctionner dans des combinaisons de langues comme le finnois avec le grec finissent par se considérer comme des coquilles vides. Néanmoins, les

traducteurs finlandais sont mieux outillés en raison de l'accès à la formation en traduction multilingue.

Par contre, une possibilité d'emploi plus accessible demeure la traduction audiovisuelle, qui constitue une des formes de traductions les plus « consommées » par les Finlandais. Les sous-titres sont omniprésents, tant au petit qu'au grand écran. Et les récents développements sur le plan télévisuel, avec l'apparition des chaînes spécialisées, ont fait littéralement exploser les besoins, débordant hors des langues-sources habituelles (suédois, allemand et anglais) pour inclure le russe et l'espagnol, par exemple. Les produits offerts, comme des télé-réalités sur des policiers, ou encore des chaînes diffusant des films de guerre, font varier la demande de traducteurs, et la gamme de langues accessibles. Si la proportion de films et d'émissions en anglais reste très élevée, il existe de plus en plus de place pour d'autres langues et les traducteurs finlandais sont adéquatement outillés pour faire face à ce changement.

La traduction est un élément structurant de la culture finlandaise, la position géographique particulière et la nature de la langue dominante du pays font en sorte que les traducteurs qui choisissent cette voie peuvent, à un certain degré, tirer profit de cet état de fait. Par contre, il y a encore beaucoup à faire sur le plan professionnel en ce qui a trait à une tarification adéquate ou aux aléas de la sous-traitance. Mais ces derniers phénomènes ne sont pas propres à la Finlande... ☺



BESOIN D'AIDE ?

PAL

PROGRAMME D'AIDE AUX LANGAGIERS

Offert aux membres de l'Ordre des traducteurs,
des interprètes et des interprètes agréés du Québec

- Services de consultation
- Strictement confidentiel
- Conseil par les pairs en langues étrangères
- Gratuit pour le Centre de services à la personne
- Gratuit jusqu'à cinq heures de consultation par an
- Disponible en tout temps

Pour faire appel au PAL,
composez l'un des numéros suivants :

Numéro général
1 888 687-9197
à Québec
418 687-9197

**SÉPARATION, PROBLÈMES FAMILIAUX, ANXIÉTÉ, ÉPUISEMENT, HARCÈLEMENT, DÉPENDANCE...
N'ATTENDEZ PAS D'ÊTRE DÉPASSÉ PAR LA SITUATION.**

Translating Dutch and Flemish Literature

Dutch and Flemish literature—written in Dutch by Flemish authors—is not translated into English as frequently as it is into German or Spanish. Yet the Netherlands and Flanders teem with writers producing highly original works, which often become huge bestsellers in the Netherlands and Belgium, with sales of 150,000 copies not uncommon.

I had been translating Quebec literature into English in Canada for over two decades when I was asked by a publisher to translate a Dutch novel. Dutch is my native language, the language I spoke before emigrating to Canada at age 23, so the request shouldn't have struck fear in me, but it did. I had spent years studying French-English and English-French translation. I had gained experience as well as confidence over time. And yet, facing my first page in Dutch, I felt completely at sea.

Why, for example, did commas, rather than periods or semicolons, so often link independent clauses? Did that usage carry a certain meaning that needed to be preserved in a translation? Did those commas express a kind of stream-of-consciousness, presenting the state of mind of the narrator? Or was the rule “independent clauses are not to be joined by a comma, except when the clauses are closely related, and short and parallel, as in ‘I'll talk, you listen’ more lax in Dutch? When living in the Netherlands, I had been oblivious to all of this.

And what was I to do with the myriad little words Dutch-speaking people use to give a subtle slant to an utterance? A single sentence may contain several of these monosyllables, such as *wel*, *dan*, *toch*, or *al*. Being Dutch, I always sense the nuance in a visceral way: irony, a softening of the statement, uncertainty, sarcasm, tenderness, or hesitation. The English equivalents are often longer and clumsier. Translating every one of those mini-words would produce heavier sentences, thus changing the work's style. Not a desirable result. Dreaming up solutions to this problem felt a bit like reinventing the wheel, since I had not specifically studied Dutch-English translation. I resorted to various strategies: turning the sentence into a rhetorical question with a tag like “isn't it?” or “won't he?” and so on to express irony; using contractions or a more casual vocabulary or word order to render a nuance of intimacy. And whenever it seemed to me that the mini-word had been added simply for the sake of euphony or rhythm, I dropped it altogether if neither the sonority nor the rhythm of the English sentence required such an addition. When the evaluation committee for the Dutch Foundation for Literature gave a positive appraisal to a sample chapter of my translation and promised the publisher a translation grant, I felt justified in pursuing this track.

Then there was the problem of word order. In Dutch, one can often put the direct object either at the

beginning or at the end of a sentence. There is a slight difference in emphasis, but I noticed that in many instances the inversion simply served to keep stylistic monotony at bay. I needed to try and achieve a similar end by different means.

A question that inevitably arises in translation is whether to “foreignize” or “domesticate” a work. The first Dutch literary work I translated, *The Gift from Berlin* (*Het cadeau uit Berlijn* by Lucette ter Borg), was a novel set in central Europe, Germany, and Canada. It was filled with references to German and Bohemian cultures and contained German quotations from the realms of philosophy, literature, and music. These had been left in German in the Dutch book, rooting the story firmly in German culture. No translations or references were given, since many Dutch readers have some knowledge of the German language and civilization. Such knowledge is much less common in North America. Consequently, my publisher asked me to translate the quotations into English. We gave the original versions at the end of the book, along with references.

Often, cultural references can be kept in a text by slipping a few unobtrusive explanatory words into the passage, thus preserving the novel's “otherness.” A Flemish novel I recently translated, *A Day with Mr. Jules* (*De buitenkant van meneer Jules* by Diane Broeckhoven), contained a sentence that, translated literally, read: “... the cigar box, in which Elisabeth Bas had been guarding the sixty-four checker pieces for many years.” In the 1960s, the Dutch Elisabeth Bas brand of cigars was very well known in Europe. The brand's boxes were decorated with a reproduction of a striking Dutch Golden Age painting by Ferdinand Bol (attributed by some to Rembrandt) representing Elisabeth Bas. Today, the brand no longer exists and its cigar boxes have become popular collector's items. The reference situated the characters in a specific time and place. A literal translation would have been confusing. Dropping the reference, or replacing it with a familiar North American one, was an unappealing option. An elaborate explanation would have added a jarring note to the slim, spare novel. I decided on: “... the old cigar box with the painting of Elisabeth Bas on the cover, in which the sixty-four checker pieces had been kept for many years.”

Since tackling my first Dutch paragraph, I have had the privilege of translating several Dutch and Flemish authors and reading the works of many others, thus staying in touch with a vibrant literature which began in the late 11th century (*Hebban olla vogala*) and which is celebrated throughout the Netherlands for one week every year in a national event called *de Boekenweek*. And in Belgium, Antwerp annually hosts a major book fair, *de Boekenbeurs*, which some days draws as many as 21,000 book lovers. 📖



*Starting Over:
A Translator from
French to English
Takes on the
Challenge of
Translating Dutch
and Flemish
Literature.*

By Liedewij Hawke



La traduction et l'interprétation chinois-français-anglais

○
Le métier de traducteur et d'interprète chinois-français-anglais s'est développé au rythme des relations sino-québécoises au cours des trois dernières décennies.

Par Christine Zhang



Les relations sino-québécoises remontent au XVII^e siècle, mais c'est depuis le début des années 1980 qu'on voit évoluer certaines tendances en matière de traduction en chinois.

Les « grandes délégations »

En 1978, la Chine s'ouvre. Dès lors, sous l'impulsion des gouvernements, les échanges se multiplient tant dans les secteurs industriel, éducatif et culturel que dans le domaine de la recherche scientifique. C'est l'époque des « grandes délégations », c'est-à-dire des délégations officielles. Les institutions fédérales, provinciales ou municipales, comme le ministère des Relations internationales, le ministère du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation ainsi qu'Industrie Canada jouent un rôle de promoteur et aident les entreprises québécoises à établir des liens d'affaires en Chine. Pensons aux missions dirigées par René Lévesque en 1984, Lucien Bouchard en 1997 et en 2001, et Jean Charest en 2005 et en 2008, ainsi qu'à la dizaine de missions organisées par le gouvernement central ou les instances provinciales de la Chine, de même qu'aux nombreuses délégations accueillies depuis 1995. Pour servir de traducteurs et d'interprètes en ces occasions, on a fait appel à des personnes multilingues. C'est notamment par le bouche-à-oreille qu'officiels, responsables et chargés de projet ont monté leurs répertoires de traducteurs et d'interprètes travaillant dans la combinaison chinois-français-anglais. Il en va de même pour certaines institutions comme le Palais de Justice du Québec, le ministère de la Santé et des Services sociaux, le ministère de l'Immigration, des bureaux spécialisés dans les échanges avec la Chine, etc.

Les travailleurs autonomes

Dans les années 1990, avec l'intensification des échanges, l'accueil des délégations a tendance à se décentraliser, institutions et associations en prenant peu à peu la charge. Le type de traducteurs et d'interprètes change aussi. Certains pigistes, en raison de la précarité du métier, s'intègrent à d'autres secteurs et ne pratiquent plus qu'occasionnellement. D'autres, par contre, arrivent à établir leur propre service de traduction, en autonomes, tout en conservant d'autres activités, vu l'irrégularité des contrats. Bien qu'on compte dans cette catégorie des praticiens non

agréés, la majorité sont des traducteurs et interprètes agréés qui travaillent avec les gouvernements provinciaux ou fédéraux. Ils appartiennent à des associations de traducteurs, ils publient dans les journaux communautaires ou ont leur site Internet ; ils peuvent également travailler dans des agences multilingues ayant des contrats en diverses langues.

Des ressources polyvalentes dans les entreprises

À mesure que les immigrants chinois s'intègrent à la société québécoise, de plus en plus d'entreprises, de bureaux spécialisés et d'institutions engagent des employés d'origine chinoise. Ceux-ci deviennent de précieuses ressources en matière de traduction. Parfois, ils feront eux-mêmes le travail ; toutefois, la traduction n'est ici qu'une tâche occasionnelle, ces personnes n'ayant ni formation ni diplôme en traduction. Dans d'autres cas, ils assumeront la supervision du dossier, le travail étant réalisé à l'externe, pas nécessairement par des traducteurs agréés.

Le chinois comme langue de départ

D'autres types de compétences méritent aussi notre attention. Des diplômés en études chinoises, des traducteurs formés hors de la Chine ainsi que des sinologues se sont également mis à la traduction. La force de ces personnes réside surtout dans la traduction du chinois comme langue de départ. La langue d'arrivée sera le français ou l'anglais.

Les relations sino-québécoises depuis trois décennies sont surtout axées sur le transfert de la technologie et du savoir-faire d'ici vers la Chine. L'accent a donc été mis sur la traduction vers le chinois. Mais, de plus en plus, la Chine — notamment les entreprises étatiques — cherche à s'implanter dans le monde. Il est donc primordial d'assurer une bonne qualité dans les langues d'arrivée, en français ou en anglais. Si la pratique de la traduction dans des combinaisons comprenant le chinois est toujours en croissance, beaucoup de traducteurs et d'interprètes pratiquent encore seuls et peu de cabinets ou d'entreprises ont des services de traduction spécialisés dans ces combinaisons. On peut toutefois penser que de plus en plus de traducteurs professionnels seront formés dans ces combinaisons au Canada, particulièrement à Vancouver. ➔

Traduction du japonais : savoir naviguer entre deux cultures

Le Japon fait face à des défis auquel le reste du monde industrialisé sera également confronté tôt ou tard. Il est de notre intérêt à tous de bâtir un réseau robuste d'échange de connaissances, où les idées novatrices peuvent voyager et être interprétées au-delà des frontières géographiques et culturelles. À titre de traducteurs, nous sommes bien placés pour observer, mais aussi pour prendre part à cet échange qui se fait de plus en plus sur des plateformes dématérialisées.

Après un passage dans un cabinet de traduction à Montréal, je suis parti vers Tokyo pour poursuivre une maîtrise en traduction audiovisuelle comme boursier du gouvernement japonais. Là-bas, j'ai eu l'occasion de sous-titrer des courts et des longs métrages vers le français ainsi que des pilotes de séries télévisées et des pièces de théâtre vers l'anglais. Par la suite, j'ai eu la chance de traduire des scénarios de films japonais en vue de leur promotion auprès des studios hollywoodiens, mais j'ai surtout été amené à travailler à des projets ayant trait à l'architecture, au design et à l'urbanisme. C'est ainsi qu'à la fin de mes études, j'ai accompagné des collègues de l'Université Meiji comme interprète à l'occasion d'un atelier international en Espagne qui portait sur la revitalisation des quartiers historiques de Mukojima (Tokyo), Ottensen (Hambourg) et El Cabanyal (Valence).

Le japonais moderne et ses emprunts : un champ de mines

Aujourd'hui, chez Japan Communications, à Toronto, à titre de traducteur du japonais vers l'anglais, je reçois des articles scientifiques présentant parfois des difficultés insoupçonnées. En effet, le japonais moderne contient un nombre élevé d'emprunts qui font partie intégrante de la langue. Ces mots constituent un champ de mines potentiel pour le traducteur qui travaille avec des textes dont la terminologie emprunte profusément à la langue anglaise. Il existe même une sous-catégorie de mots écrits en *katakana* représentant des expressions anglaises d'origine japonaise. C'est ce que les Japonais appellent le *wasei eigo* : des expressions composées de mots anglais, mais agencés d'une manière qu'un locuteur anglophone ne concevrait pas. Certains sont évidents : (méd.) *rōrā-ponpu* – roller pump – pompe péristaltique. D'autres le sont moins : (aut.) *inpane* – instrument panel – tableau de bord.



Comparé à la traduction entre les deux langues officielles du Canada, la traduction entre le japonais et l'anglais ou le français ne représente qu'une infime part du marché. Un cabinet canadien devra donc se tourner vers les marchés japonais, européen et états-unien. Cette combinaison de langues y est souvent offerte par des « fournisseurs de services langagiers », qui décrochent des contrats et font ensuite appel à de vrais cabinets de traduction comme le nôtre ou à des pigistes... à une fraction du prix payé par le donneur d'ouvrage. Notre cabinet tente donc de faire affaire directement avec des entreprises japonaises ayant des filiales en Amérique du Nord et de servir des clients canadiens désireux de percer le marché japonais.

À l'ère du numérique, des fichiers « à l'ancienne » !

Pour y arriver, notre équipe de quinze traducteurs compte sur deux gestionnaires de projets qui savent naviguer entre les deux cultures et répondre aux attentes parfois très différentes des clients japonais et occidentaux. Au fil des ans, le cabinet a réussi à bâtir une banque de terminologie bien garnie du côté anglais-japonais grâce aux outils d'aide à la traduction. Cependant, contrairement aux textes anglais, seulement la moitié des textes japonais sont fournis par les clients en format numérique et seulement le quart peuvent servir à alimenter les mémoires de traduction. Ceci fait en quelque sorte écho à la préférence qu'accordent les Japonais aux curriculum vitæ écrits à la main et aux billets de banque pour régler leurs achats à l'ère du tout numérique! 🗑️

○
Réflexion d'un traducteur fasciné par le japonais, langue linguistiquement à l'opposé des langues indo-européennes, reflet d'un peuple et d'un mode de pensée.

Par Francisco Garcia Navarro



Swimming without Floundering

○

When I was asked to write a few words about my experience as a multilingual interpreter in Canada, I initially felt some trepidation. Why? Perhaps because I am a dilettante who has never formally studied linguistics, translation, or simultaneous interpretation, for that matter!

By Maya Khankhoje

I learned to interpret and translate the way I learned to swim when a rogue wave in Acapulco carried me away from shore. My swimming skills haven't improved since but, after 47 years of working in a delightful profession, I can confidently say that I can reach distant shores. I overcame my trepidation by reminding myself that empirical knowledge is as important, if not more, than theoretical knowledge. Moreover, my survival skills in eight languages written in three different scripts have given me an insight into applied linguistics. And I am, like all word lovers, an eclectic reader.

When I first came to Canada, I worked with Latin American and Spanish colleagues and discovered that, while we agreed on technical terms, we often disagreed on idiomatic expressions. In English, you put your cart before your horse, in French before your ox, in Arabic you would not dream of placing your prayer mat in the mosque before completing the dome, and in some romance languages you would laugh at someone who attempted to raise a roof before building the retaining walls. And if you don't quite know the equivalent in the target language, you improvise. You have no choice.

Once, during a six-language technical meeting, the American delegate scoffed at the Russian delegate who said that he was comparing apples to oranges. The Russian interpreter rendered that as a fruit salad, to which the Russian delegate riposted that he hoped it was a tasty one. The English interpreter, after hearing the word *tasty* in Russian couldn't come up with an English equivalent, so she said she hoped the fruit salad turned out fruitful, which brought down the house!

Beware of cognates and words with the same etymology because, somewhere along their linguistic trek, they might have suffered serious semantic

alterations. Once, during a press conference in a Portuguese-speaking country, I was confronted with a difficult choice. The Speaker of the House said that Members of Parliament in his country were *irresponsaveis*. Surely he could not be accusing his legislators of irresponsibility or a lack of accountability! So I took a deep breath and said suavely: *Members of Parliament in our country enjoy parliamentary immunity*. As it happens, I turned out to be right.

We all know that, to do a good job, an interpreter has to have a sound grounding in both the source as well as the target language. But having a thorough knowledge of our listeners is also important. Nuances, language register, tone of voice, body language, and the right choice of words denoting emotions are very important. While a dissident from one country in a third-country embassy was interviewed, I was careful to use the rhetoric of left-wing newspapers in order to put him at ease.

One of my biggest challenges was interpreting for an early Jerry Lewis muscular dystrophy telethon. I knew I didn't stand a chance at translating his brand of humour, so, once again, I improvised and told Cantinflas jokes instead. For those of you too young to remember, Cantinflas was the most beloved comic that Mexico has ever produced, known for his waffling (*cantinflesco*).

So next time an interpreter makes a mistake, takes little liberties, or is frozen into silence, be charitable. In fact, we love it when somebody makes a slip now and again. It reminds our listeners that behind those glass walls there are intelligent, hard-working and often funny human beings who are not an extension of the sound equipment or even fish in a fish bowl. But then again, if we really were fish we would be able to swim to the other shore without ever floundering. ☺



Maya Khankhoje, AIC member, has an A in Spanish/English and a C in French, and also translates from Portuguese. She freelanced in India, Mexico and the U.S. before joining ICAO in Montreal. Now retired, she writes and accepts jobs that interest her.

Commission européenne : la clarté au secours des traducteurs

Le passage de la couronne à l'euro en Estonie, la traçabilité des denrées alimentaires, les politiques européennes d'inclusion sociale... Voilà un mince échantillon des thèmes qui feront couler beaucoup d'encre cette année dans les 27 pays de l'Union européenne — et rouler à pleine vapeur, et en 23 langues, la formidable machine que représente la Direction générale de la traduction (DGT) de la Commission européenne.

Les activités internes de la Commission ne se déroulent pratiquement qu'en allemand, en anglais et en français. Toutefois, le multilinguisme intégral s'impose dans les communications avec les États membres de l'Union et leurs citoyens. On mise sur le fait que, s'ils comprennent aisément ce que l'Union signifie et ce que la Commission leur dit, les Lettons, Portugais et autres intéressés se sentiront davantage Européens — et voteront en conséquence. C'est donc la cohésion et le caractère démocratique des institutions qui sont en jeu.

Pour concrétiser cet engagement, près de 1800 langagiers se penchent chaque année sur quelque deux millions de pages. Le brassage linguistique qui s'ensuit s'inscrit dans une mécanique complexe... qui nécessite parfois un bon huilage pour en optimiser le roulement.

« Le principal problème de nos traducteurs, ce sont les originaux mal écrits », affirme Emma Wagner qui, avec ses 33 ans de service comme traductrice et réviseure à la DGT, parle assurément en connaissance de cause. Forte de cette expérience, elle conscientise depuis 13 ans le personnel de la Commission à la production de textes aisément décodables par le lectorat visé, y compris les traducteurs.

Dissiper le brouillard et favoriser la clarté

En 1998, Emma Wagner a dirigé une première campagne axée sur la rédaction en anglais et visant à dissiper le « brouillard linguistique » qui planait sur la Commission. *Fight the Fog*, le guide de rédaction au cœur de cette initiative, a fait l'objet d'une refonte en 2010; il devenait ainsi le point de départ d'une nouvelle campagne, *How to Write Clearly (Rédiger clairement)*, et d'un ambitieux projet de traduction. Menée par une équipe issue de différents services, cette initiative allait viser large et frapper fort : on traduirait le guide dans les 23 langues de la Commission pour sensibiliser l'ensemble du personnel.

« L'arrivée de 12 nouveaux États-membres dans l'Union européenne en 2004 et 2007 a amené un

afflux de recrues provenant de pays où la rédaction claire n'est pas courante dans les institutions étatiques et qui n'avaient jamais entendu parler de la campagne *Fight the Fog*, explique Emma Wagner. Nous avons donc lancé *Rédiger clairement* pour promouvoir des principes de rédaction claire qui sont pertinents dans toutes les langues, et pas seulement en anglais. »

Pourtant, un sondage interne effectué en 2009 montrait que 95 % des rédacteurs disaient composer principalement en anglais, alors que seulement 13 % d'entre eux avaient l'anglais comme langue maternelle. Pourquoi une campagne multilingue, alors, si seul l'anglais est en cause ?

Le multilinguisme s'imposait d'abord pour dissiper toute impression qu'on endossait ou favorisait l'anglicisation des communications à la Commission, précise Emma Wagner. « Nous espérions aussi que les rédacteurs seraient plus réceptifs aux conseils du guide s'ils y avaient accès dans leur langue. »

Tirer les choses au clair

« Réfléchissez au message à transmettre », « ciblez votre lecteur » et « faites un plan avant de rédiger » : voilà les trois premiers conseils figurant au guide. À l'aide d'exemples concrets, on cherche à favoriser l'autonomisation rédactionnelle de cette vague de nouveaux employés qui, souvent incertains de leurs compétences linguistiques, adoptent d'emblée les mauvais plis stylistiques de leurs prédécesseurs, tout en recourant généreusement au « copier-coller ».

Traductrice bulgare à la DGT depuis trois ans, Iva Vatova-Ivanova compose au quotidien avec les conséquences. « Bien des textes que nous traduisons sont liés à des documents juridiquement contraignants déjà publiés », dit-elle. Certaines des traductions précédentes comportent des erreurs ou de mauvaises interprétations, mais on doit respecter la terminologie utilisée pour assurer l'uniformité. Néanmoins, la traductrice compatit au sort des rédacteurs qui, bien que spécialistes de leur domaine, sont rarement langagiers professionnels : « Il n'est pas facile de rédiger des documents juridiques complexes et très détaillés ayant force de loi dans 27 pays — surtout dans une langue autre que sa langue maternelle. » Elle espère toutefois que, en suivant les conseils du guide, ces rédacteurs en viendront à produire des documents plus courts, plus clairs et mieux structurés.



*Rédiger
clairement :
c'est le mot d'ordre
actuel à la
Commission
européenne.
Enjeu de taille,
la diffusion de
documents lisibles
est garante de
l'accès des
citoyens à leurs
institutions — et
du mieux-être
des traducteurs
de la Commission.*

**Par Josée Malenfant,
trad. a., réd. a.**



Rédaction claire : quelques repères

Actifs depuis les années 1970, les mouvements de rédaction claire (*plain language*) prônent une lisibilité accrue des textes juridiques et administratifs pour en faciliter l'accès au grand public.

1976 : En Suède, le gouvernement engage un expert chargé de moderniser la langue des lois et règlements.

1978 : Aux États-Unis, Jimmy Carter adopte un décret stipulant que toute loi doit être rédigée en langage clair (*plain English*).

1979 : Martin Cutts, le pionnier anglais de la rédaction claire, cofonde la *Plain English Campaign*.

1983 : Fondation de Clarity, une association internationale œuvrant à la simplification de la langue juridique (elle compte aujourd'hui 1 000 membres dans quelque 40 pays).

2006 : Le Groupe de travail franco-qubécois sur la modernisation de l'État publie le guide *Rédiger... simplement*.

2010 : Aux États-Unis, le président Barack Obama promulgue le *Plain Writing Act*.

« Soyez clair et concis » et « respectez la logique » : voilà d'ailleurs deux autres des conseils du guide. « Cela ne portera ombrage ni à votre culture ni à votre talent, écrit-on. Une langue simple vous donnera de la crédibilité. » On s'attaque ainsi à la propension des rédacteurs de la Commission à adopter un style emphatique hérité des bancs d'école et mal adapté aux réalités actuelles.

Ponctuez ces longues phrases tarabiscotées d'eurojargon, et vous risquez non seulement d'aliéner le public, mais d'embarrasser les traducteurs — surtout ceux des nouveaux États-membres, qui doivent composer avec ces notions propres aux institutions européennes et sans équivalent dans leurs législations ou leurs langues nationales. « Dans un cas comme "filial leave" (congé visant à prendre soin d'un membre de sa famille), dit Iva Vatova-Ivanova, nous devons définir la notion et trouver une façon appropriée de la

reformuler. » *Rédiger clairement* invite donc ses lecteurs à faire « attention aux faux amis, au jargon et à l'abus d'abréviations » pour éviter de donner « des institutions européennes l'image d'un club fermé, déconnecté du monde réel ».

S'il est encore trop tôt pour déterminer l'impact véritable de la campagne *Rédiger clairement* sur les traducteurs de la DGT, Iva Vatova-Ivanova croit en l'utilité de la démarche et envisage « une réduction du temps perdu en explications ». Emma Wagner observe que, si certains traducteurs mettent en doute l'efficacité de la campagne, d'autres s'attendent à une lisibilité accrue des textes et à une meilleure image de l'Union européenne auprès du public. Au-delà du mieux-être des traducteurs, c'est en effet l'adhésion des citoyens européens à leurs institutions qu'on vise — dans l'espoir que les uns comme les autres abordent les textes de la Commission avec le sourire plutôt qu'avec un soupir.

Traduire How to Write Clearly : un projet « babélien »

Si la campagne *Rédiger clairement* vise, par ricochet, à simplifier le travail des traducteurs de la DGT, elle a également posé un défi de taille à certains d'entre eux. La traduction en 23 langues d'un guide de rédaction claire conçu en anglais pour des textes anglais soulevait de multiples questions et s'annonçait semée d'écueils. Comment traduire en finnois, en slovène ou en néerlandais des conseils rédactionnels visant au départ des originaux en anglais ? D'ailleurs,

ces conseils pourront-ils vraiment contribuer à améliorer la lisibilité de textes rédigés dans les 23 langues concernées ?

Bien des traducteurs consultés ont effectivement douté du bien-fondé de l'entreprise. Traductrice responsable de la version portugaise du guide, Cristina Camarão en témoigne dans le magazine *Languages and Translation* : « Je me demandais s'il était vraiment justifié de traduire en portugais un petit guide louant les vertus d'un style clair et simple, dit-elle. Contrairement à l'anglais, le portugais tend à préférer les circonlocutions à la concision et à la simplicité. Mes collègues étaient également sceptiques : selon eux, les problèmes posés et les solutions proposées concernaient exclusivement l'anglais. » Toutefois, en lisant et relisant le guide, poursuit-elle, on a reconnu la valeur potentielle de ces conseils en portugais.

Bien consciente des embûches inhérentes à un tel projet, Emma Wagner s'est appliquée à les réduire au minimum dès la rédaction du guide original en anglais. S'inspirant aussi de manuels sur la lisibilité rédigés en français, en suédois ou en italien, elle a exclu toute référence particulière à l'anglais et recherché des conseils sur la planification, l'organisation ou la concision valables dans toutes les langues.

Toutefois, reconnaît-elle, certains passages ont nécessité une adaptation ou une véritable refonte dans certaines langues. Par exemple, lorsqu'on dit « préférez la voix active à la voix passive », ce qu'on recommande, au fond, est de préférer les formulations directes aux tournures vagues. « Ainsi, explique-t-elle, dans les langues où le conseil "voix passive-voix active" ne convient pas, les traducteurs ont trouvé d'autres façons de recommander des constructions directes. » Parmi les sections ayant nécessité des changements majeurs figure celle du guide bulgare sur les faux amis, car les exemples présentés en anglais ne s'appliquent pas à cette langue. « Nous avons réécrit le chapitre en nous penchant plutôt sur l'usage inutile et incorrect de certains mots étrangers en bulgare », précise la traductrice Iva Vatova-Ivanova dans *Languages and Translation*.

Au terme d'intenses discussions et consultations, les 23 versions locales du guide *How to Write Clearly* semblent avoir satisfait les traducteurs engagés dans le processus — et convaincu les sceptiques. « Une phrase inutilement longue sera toujours compliquée, quelle que soit la langue, reconnaît Cristina Camarão. Il est donc parfaitement sensé d'amener les gens à rechercher la simplicité et la concision. »

Références

Commission européenne, *Rédiger clairement* (http://ec.europa.eu/dgs/translation/publications/brochures/clear_writing/how_to_write_clearly_fr.pdf)

Commission européenne, *Languages and Translation* (http://ec.europa.eu/dgs/translation/publications/magazines/index_en.htm)

Commission européenne, *Multilinguisme et traduction* (http://ec.europa.eu/dgs/translation/publications/brochures/index_fr.htm)



A Magical Mystery Tour: Don't Throw this Book out the Window

A Funny, Personal Look at Grammar for the Wired World

Roy Peter Clark, *The Glamour of Grammar, A Guide to the Magic and Mystery of Practical English*, Little, Brown and Company, New York, 294 pp., 2010, ISBN 978-0-316-02791-5

The book's title, *The Glamour of Grammar*, reminds me of a news story I read about an American author and his dealings with a Canadian publishing house. "They translated my book into Canadian with British spellings like *glamour* and *colour*," he said. In fact, both *glamour* and *glamor* are acceptable American spellings. Clark, who is

Senior Scholar at The Poynter Institute, a prestigious school for journalists in St. Petersburg, Florida, explains that, in classical Greek, *grammar* meant learning. Later, in Scotland, an "l" was substituted for an "r" and *glamour* came to specifically mean knowledge of magic and spells. (p. 3) By the way, *glamour* is both a noun and an adjective, e.g. *a glamour job in television*. As an adjective, I prefer to use *glamorous*, even though I always have to check the spelling because it seems to break the *-our* spelling rule by drop-

ping the *u*. And, of course, *glam* is an informal derivative by shortening.

Roy Clark has written a slim, entertaining volume, which makes grammar glamorous, or at least memorable, and is also easy to read. Each chapter stands alone and contains a "Keepsakes" section with a review of the most important points. In other words, you can read one chapter, put the book down and go back later, or you can read the "Keepsakes" section as a reminder of the essential message of a particular chapter.

Old grammar rules

Clark addresses some old grammar rules that translators tend to perpetuate. He writes "politely ignore the language crotchets of others... One famous crotchet... demands that the writer not split an infinitive. So, if you face the temptation to mischievously split an infinitive, I say succumb to it." (p. 179) He also believes that it is acceptable to end a sentence with a preposition as in song lyrics. Finally, you can begin a sentence with *and* or *but*, although they are not synonymous, as he explains.

Government translators, in particular, have to deal with alphabet soup in their source texts. Clark explains that acronyms originally only referred to those initial letters that could be pronounced as a word. (p. 255) Common usage has expanded to include other abbreviations. When an acronym is absorbed into the language, it loses its identity as an acronym, e.g. *snafu* which originally meant "situation normal, all f— up." (p. 255)

Another interesting fact is that acronyms were actually rare before the 1930s. Although *The New York Times* still uses periods between the letters of words such as I.B.M. and

G.O.P., periods have mostly disappeared in publishing. (p. 251)

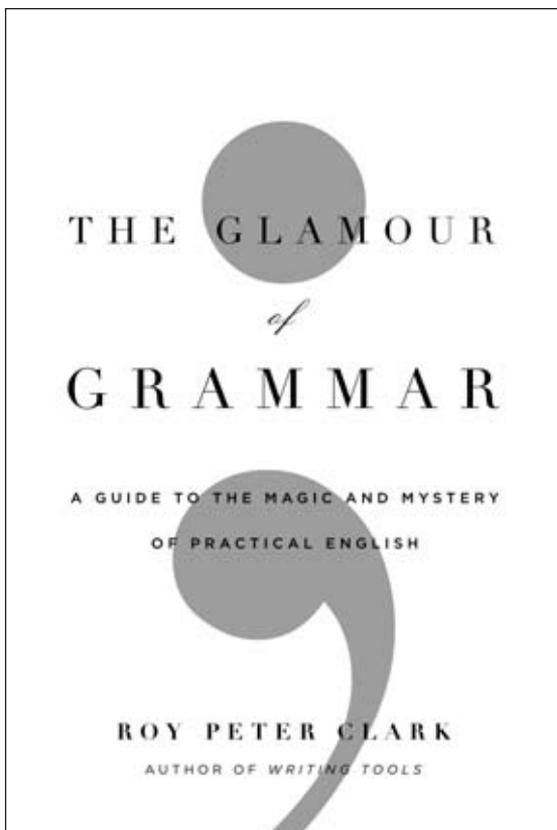
The advice on parentheses reminds me of my thesis advisor at the University of Montreal, Blake Hanna, who despised parentheses, saying that they indicated poor writing. Clark recommends limiting "reader interruptions caused by the roadblock of parentheses." (p. 81) He discusses at length how to use the semicolon, considered antiquated by many, but used by him as a "swinging door" to separate and connect at the same time and as an alternative to the dash.

Number disagreement controversy

Clark also weighs in on sexist language and the very controversial replacement of *his and her* by *their*, which he prefaces with this warning, "Please do not throw this book out your... window. It may hit someone on the head." (p. 124) He quotes from *Harry Potter*: "Everybody got to *their* feet and divided up." (p. 124) Clark believes that pronouns can change, because, after all, English speakers used to say *thee* and *thou*. While he approves number disagreement, he cautions that it should only be used in informal writing. Thus, Clark confirms that subject-verb disagreement would be perfectly acceptable in the following evocative sentence, "I think that *everyone* should be who *they are*..."

Roy Clark's modern approach to grammar and new forms of writing is particularly interesting. He published *Writing Tools: Essential Strategies for Every Writer* in 2006 and has a *Writing Tools* blog at: <http://www.poynter.org/category/how-tos/newsgathering-story-telling/writing-tools/>.

Barbara McClintock, C. Tr.



○ Nouveautés livres

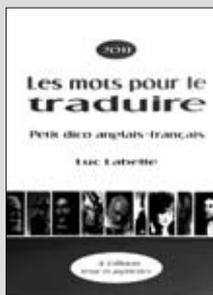
**Solange Lapierre
et Barbara McClintock, C. Tr.**

Québec-Canada



HAMILTON, Grant, *Les trucs d'anglais qu'on a oublié de vous enseigner, L'instant même*, Québec, 2011, 224 p. ISBN 978-2-89502-306-7

Votre anglais manque-t-il de naturel lors de vos réunions d'affaires? La nuance apportée par la particule « in » vous échappe-t-elle? Tombez-vous souvent dans le piège des faux amis? Les anglicismes sont-ils votre bête noire? L'auteur propose de vous aider avec quelques Trucs.



LABELLE, Luc, *Les mots pour le traduire, Petit dico anglais-français*, 4^e éd., Montréal, 2011, 920 p. ISBN 978-2-9808773-3-9

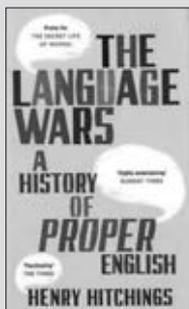
Édition après édition, on retrouve avec intérêt cet ouvrage que l'on consulte toujours avec succès. La présentation est conviviale avec, dans cette édition revue et augmentée — 33 000 termes, 65 000 citations, 1 million de mots — de la couleur, qui met bien en relief les vedettes.



NAUD, Chantal, *Dictionnaire des régionalismes des îles de la Madeleine, Québec-Amérique*, 2011 312 p. ISBN 978-2-7644-1086

Cet ouvrage fait découvrir que le français des îles de la Madeleine est enraciné dans le terreau fertile des anciens dialectes de la France, des parlers de l'Acadie et de la mer. L'auteur y offre une synthèse des éléments du langage des Madelinots anciens et contemporains.

English Language



HITCHINGS, Henry, *The Language Wars: A History of Proper English*, John Murray Pub., U.K., 2010, 408 p., ISBN 978-1-84854-2082

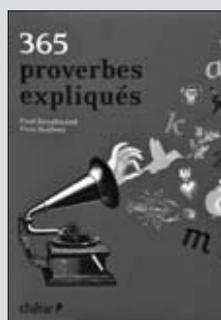
This book will be familiar for those who have read works on the evolution of language. But Hitchings provides a wealth of examples to illustrate his points. He writes well and is never dull. Even if you're predisposed to disagree with him, he's worth reading.

Français

DESALMAND, Paul et STALLONI, Yves, *365 proverbes expliqués*, éd. du Chêne, Paris, 2010, 300 p. EAN13 : 9782812302473

Utile et agréable. Les auteurs ont réuni 365 proverbes du monde entier : *Le sage sait qu'il est fou de vouloir être sage tout seul. Si tous les*

fous portaient des bonnets blancs, on croirait qu'il a neigé (Suisse).



REY, Alain, *Dictionnaire amoureux des Dictionnaires*, Plon, 2011, 998 p. ISBN 978-2-259-20511-5

Le célèbre lexicographe propose une merveilleuse aventure : réunir Aristide Bruant, Félix Gaffiot, les Frères Grimm, John Tolkien... et tant d'autres, mais aussi des notes sur les dictionnaires d'arabe, d'hébreu, de sanskrit, la typographie... L'ouvrage recèle un intérêt particulier : celui de lire en même temps les expériences « lexicographiques » vécues par l'auteur et par Josette Rey-Debove.

Traductologie

GAMBIER, Yves et Luc VAN DOORSLAE (dir.), *Handbook of Translation Studies*, vol. 1, John Benjamins Pub., 2010, 458 p., ISBN-10 9-0270-331-8



Premier manuel de traductologie de cette envergure proposant à la fois une version imprimée et une version en ligne. The *HTS* aims at disseminating knowledge not only students, researchers and lecturers but also scholars and professionals from other disciplines. It is variously searchable: by article, author, and subject.

Divers

Boi, Pierre, *Dictionnaire aéronautique thématique & illustré : anglais-français, avec index français-anglais & anglais-français*, 3^e éd., Maison du dictionnaire, 2010, 641 p. ISBN.



Over 22,000 words translated and explained, more than 1 500 abbreviations and over 60 000 phrases and a comprehensive index, enabling fast searches from A to Z. All fields of aeronautics are treated in 15 separate chapters.

BRUNNER, Philippe, *Dictionnaire de la Bourse*, éd. De Vecchi, Paris, 2011, 250 p. ISBN 9782732895833

Qu'est-ce que le Nouveau Marché? Qu'est-ce qu'un *sleeping partner* ou un *hedge fund*? Et qu'est-ce que la dollarisation? Monde d'initiés, la Bourse et la finance réclament de celui qui pénètre ses arcanes de se plonger dans l'étude de son vocabulaire, qui regorge d'anglo-saxon, de sigles ou de mots d'usage courant dont le sens a dérivé.

GUIRAUD, Bernard, *Dictionnaire de la musique et de la prise de son français-anglais/anglais-français*, Maison du dictionnaire, 2011, 192 p. ISBN 978-2-85608-262-1

L'ouvrage offre plus de 4 500 termes et expressions de musicologie et d'organologie ainsi que des annexes thématiques (théorie musicale, durée des notes, intervalles, clés, etc.), qui intéresseront musicologues, professeurs, luthiers, traducteurs, étudiants et mélomanes.

En ligne

Traduire, un film de Xavier Leherpeur (Studio Ciné Live)

- www.lexpress.fr/culture/cinema/traduire_953399.html

Un questionnement sur la transmission et l'interprétation des textes dans le contexte de la Bible.

Traduttore...

- www.lexpress.fr/culture/livre/traduction-les-erreurs-qui-ont-change-la-donne_983448.html
- www.lexpress.fr/culture/livre/les-erreurs-de-traduction-qui-vous-ont-marques_987384.html

L'Express a publié ces deux articles que nous avons intérêt à lire... et à commenter... pour tordre le cou à ce traduttore...

<http://thelinguists.com/>

A Sundance Festival selection, this is a film about David and Greg, two linguists circling the globe and trekking to very out-of-the-way places to save dying languages.

www.sil.org/linguistics/glossary_fe/index.asp

Thomas Bearth (Ed.), *French/English Glossary of Linguistic Terms*, 2004. 7,837 French linguistic terms and 8,059 English linguistic terms. Lexical and semantic relationships are displayed for many of the terms in both languages.

La Bibliothèque numérique mondiale : www.wdl.org.

Le site offre une documentation considérable dans l'objectif de développer la diversité des contenus culturels sur Internet et de fournir des ressources aux éducateurs, aux chercheurs et au grand public (en arabe, chinois, anglais, français, russe, espagnol, portugais).

www.asindexing.org/i4a/pages/index.cfm?pageid=3286

The American Society for Indexing is the only professional organization in the U.S. devoted solely to the advancement of indexing, abstracting and related methods of information retrieval.

**TERMIUM Plus®
Quadrilingue!**

Plus de 18 000 termes : administration fédérale, toponymie, environnement, culture céréalière, médecine, culture du café. À noter : des marques distinguent les usages propres au Brésil de ceux propres au Portugal et les équivalents portugais tiennent compte de la réforme de l'orthographe.

Les mots du droit

Cet outil propose des équivalents permettant de rendre en français des mots passe-partout courants du vocabulaire juridique anglais dont la traduction pose problème — *issue, policy, basis, case, forum, jurisdiction*. Plus un guide d'usage des prépositions.

Lexiques

- www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=305.

Lexique de la terminologie de Droits et Démocratie

Lexique du projet gazier Mackenzie

Lexique relatif au Tribunal de la protection des fonctionnaires divulgateurs d'actes répréhensibles

Wikiwords.org

A collaborative project to create a dictionary in all languages with definitions and sample sentences, by ProZ.com. The schema is built around concepts. For example, *dog* can be conveyed with more than one term (*doggie*, etc.). These terms are linked to the concept of a dog, as well as terms in other languages that convey the same concept.

German grammar site

- www.mein-deutschbuch.de/index.php?site=home
- www.the-efa.org/

The Editorial Freelancers Association is a national organization run by volunteers. Its members, experienced in a wide range of professional skills, live and work in the U.S. and other countries, including Canada, England, France, India, Ireland, Israel, and Japan.

Qui perd gagne : notes marginales aux traductions de Švejk

L'œuvre de Jaroslav Hašek est inégalement servie (ou desservie) par ses nombreux traducteurs et cela, en fonction du positionnement idéologique du pays, de l'appareil éditorial et du public visés.

par Véronique Klauber

À ce jour, *Švejk*, le roman du tchèque Jaroslav Hašek (1883-1923), paru en 1926 à Prague, est traduit en une soixantaine de langues. *Švejk* (*Schwejk*, *Chvěik*, etc.) est l'une des rares bonnes choses que la Première Guerre mondiale nous ait léguées. La colossale fortune littéraire du « brave soldat » Švejk, l'anti-héros va-t-en-guerre d'extraction populaire, « déclaré définitivement idiot par les autorités militaires », est étonnante en elle-même. Cependant, l'inégalité de répartition de ce pactole auprès des différentes communautés linguistiques l'est davantage, car toutes ont eu l'occasion d'expérimenter la force destructrice du système militaire auquel s'attaque Švejk, mû par sa propre inertie verbeuse. Cela mène à poser la question d'une éventuelle corrélation entre la position géopolitique du pays du texte cible et la qualité de sa traduction — à la fois cause et effet de l'engouement plus ou moins grand pour l'œuvre — en confrontant quelques-unes des versions traduites¹. L'hypothèse est que l'évolution des sociétés dans l'après-guerre détermine leur réception de l'œuvre.



Jaroslav Hašek

Distribution inégale d'une fortune littéraire

La version la plus aboutie semble être celle de la Pragoise germanophone Grete Reiner (1892-gazée à Auschwitz en 1944). C'est cette version allemande qui est l'origine de la diffusion de l'œuvre dès sa parution en 1926. J'ai retrouvé le livre, dans sa caractéristique reliure *schwarz-gelb* (couleurs noir et jaune emblématiques de l'Empire austro-hongrois). Adapté à la scène, *Die Abenteuer des braven Soldaten Schwejk* par Erwin Piscator, Bertolt Brecht et George Grosz est un triomphe à Berlin en 1928. C'est encore la traduction allemande qui a



Illustration de George Grosz

servi, dans l'urgence, à la première version hongroise, *l'Infanteriszt Svejk*, parue en deux livraisons à Paris et à Cluj (Roumanie) en 1930-1931 aux éditions fondées par Magda et Pál Aranyossi et réalisée par le militant communiste hongrois Frigyes Karikás sous le pseudonyme de Fedor Katona. Il sera victime des purges staliniennes dans les années 1940. Sa version a circulé en Hongrie sous le manteau jusqu'à la Libération, avec les illustrations de Grosz où dominent les éléments grotesques.

Certes l'allemand était la *lingua franca* de tout l'Empire et sa langue officielle à l'armée, mais le succès de la version de Grete Reiner tient surtout à sa sensibilité aux différents registres de l'original allant du populaire, parfois ordurier, jusqu'au pédantesque, en passant par l'argotique, et à son sens de l'absurde et du grotesque, traités comme sources d'humour involontaire qui échappe, en formules lapidaires, aux personnages de Hašek. La version Reiner fonctionne jusqu'à nos jours et cela, malgré la présence d'erreurs manifestes. Un exemple : au lieu de traduire le mot tchèque *čubičky* (=prostituée), par lequel Švejk désigne bien irrévérencieusement le journal *Národní Politika* (*Politique Nationale*, quotidien tchèque d'esprit conservateur), elle n'en donne qu'une translittération, *Tschu-*

bitchka, créant ainsi un hapax, parfaitement incompréhensible pour les germanophones ignorant le tchèque. Pourtant Reiner en comprend le sens ; témoin sa note de bas de page. L'erreur se perpétue et s'amplifie avec le premier traducteur hongrois qui translitère à son tour le mot, conformément aux règles hongroises, mais sans être capable de le traduire. Le mot *Csubicskát* acquiert, chez lui, à cause de la conjonction de coordination qui l'introduit et la ponctuation qui l'entoure, le sens et la forme d'un second titre de journal.

Blague passée à la trappe

La traduction russe de Petr Bogatyrev offre un texte extrêmement soigné, avec un appareil critique impressionnant en fin de volume. Les passages poétiques, eux, sont traduits par deux autres traducteurs spécialisés, avec les illustrations en couleurs de Josef Lada, moins grinçantes que celles de Grosz. Les trois notes de bas de page de l'auteur, parodiant le style ronflant de suffisance des ouvrages scientifiques, sont maintenues à leur emplacement original, ce qui n'est pas le cas dans la version française.

Mais les tribulations des versions occidentales ne s'arrêtent pas là. Le *Chvéik* plutôt desservi par l'interprétation française ampoulée, condescendante et peu précise de

Henry Horejsi (traducteur de Gide et de Maupassant en tchèque) est à son tour la source de la version portugaise. Toujours du côté des vainqueurs, le Britannique Paul Selver est victime de l'autocensure pudibonde et du préjugé de classe, avant même de subir la censure anti-antimilitariste. Il faut attendre la version de Cecil Parrott pour avoir un texte anglais correct et complet, respectueux et de l'original et de ses propres lecteurs. Tel n'est pas le cas du traducteur américain, Zenny K. Sadlon. Sadlon, comme Selver, croient que *čubičky* (excellamment rendu en hongrois par *ringyócska* =petite prostituée, dans la version hongroise d'Ádám Réz ou par *The Bitch* chez Parrott) se rapporte, dans la tête de Švejk, à de petits chiens errants, alors qu'il s'agit en réalité d'une glose frappant d'indignité politique le journal en question. Švejk n'est pas toujours fin diplomate. Il mentionne à trois reprises le nom de l'archiduc Ferdinand, lui donnant du *strýc* (=oncle) de François-Joseph. Il n'y a que Sadlon et Karikás à vouloir rétablir à tout prix la vérité historique et à tuer la blague (qui porte sur l'indifférenciation des membres de la famille impériale dans la vision populaire). Du moins, dans la version en espéranto, c'est en note de bas de page que le traducteur signale qu'il s'agit du neveu, avec toutefois un glissement regrettable qui attribue l'erreur à l'auteur et non

pas à son personnage. C'est encore en espéranto que l'on trouve la solution la plus élégante là où, dans d'autres traductions sévit la pudibonderie. Il rend par *Peniseto* le patronyme *Pindour* (=petit pénis, argotique), évoqué par Švejk parmi tous les noms de personnes qui ont aussi mal fini que le pauvre héritier au trône impérial et royal.

À l'aune de l'hilariométrie

Ces quelques exemples nous permettent de conclure que les traductions qui ont davantage réussi à sauvegarder l'*hilariométrie* originale du texte sont celles des pays perdants de la guerre. Du coup, elles sont mieux parvenues à diffuser l'œuvre et à populariser des citations tirées du roman. Enfin, elles ont inspiré un plus grand nombre d'œuvres dérivées (œuvres cinématographiques, théâtrales, d'arts plastiques, musicales). Dans les pays gagnants, où la production littéraire de l'après-guerre verse dans les envolées lyriques humanistopacifistes, le caractère radical, la virulence du propos, servi par la parodie, l'absurde ou le grotesque, dirigé contre le système autoritaire — militaire ou politique — semblent d'autant plus atténuées, ramollies, brouillées, voire censurées que le traducteur et l'éditeur ont l'assentiment du système. ☹



Illustration de Josef Lada

De la multinationale à l'organisme sans but lucratif... place à la formation de la relève

Par Hélène Langlois

Désireuse de contribuer à la formation des traducteurs en herbe, je favorise l'embauche de stagiaires depuis de nombreuses années. De la multinationale de la traduction à l'organisme sans but lucratif, j'importe cette formule gagnante.

Il y a une dizaine d'années, j'étais responsable d'une équipe de langagiers spécialisés en marketing pour une multinationale de la traduction. Pour mon plus grand bonheur, l'équipe se composait autant de réviseurs chevronnés que de traducteurs débutants. À cela s'ajoutaient des étudiants en stage, session après session et année après année. La recette était magique. Ce mélange des genres et des générations permettait un brassage d'idées peu banal et indispensable en marketing, car au-delà de la traduction, nous devions souvent adapter des textes publicitaires pour le marché québécois. La sagesse des aînés combinée à la curiosité des jeunes donnait à notre équipe une longueur d'avance en matière de créativité. En plus de leurs compétences, les stagiaires apportaient fraîcheur, spontanéité et proximité de certaines des clientèles que nous visions. En échange, nous partagions avec eux notre savoir-faire et nos connaissances, les rudiments du métier en somme. Ils étaient confrontés à la *vraie vie* de traducteur. Une chance inouïe pour eux de s'assurer qu'ils ne faisaient pas fausse route.

Le temps a passé et les choses ont changé. De traductrice en chef pour un cabinet international, je suis devenue traductrice pour un organisme sans but lucratif. Heureusement, à la Fédération CJA, où j'assume en quelque sorte à moi seule

toutes les fonctions du service de traduction, la direction est ouverte à la nouveauté. On y a donc accepté d'emblée ma proposition d'accueillir

du stage, l'apprentie terminologue nous a proposé une contribution bénévole qui dure toujours d'ailleurs. Les sessions filaient, et les stagiaires

comme la Fédération CJA! Coordonné par la Fédération de la jeunesse canadienne-française et comportant un volet étudiant et un volet employeur, le programme propose des jumelages et fournit les ressources financières nécessaires à l'embauche des étudiants. En somme, Traduca m'a énormément simplifié la tâche en couvrant à la fois les salaires et les avantages sociaux des stagiaires. Grâce à sa souplesse, j'ai pu poursuivre ma collaboration avec l'Université Concordia et faire bénéficier les étudiants d'une expérience des plus valables dans leur parcours universitaire. Il va sans dire qu'accueillir des stagiaires n'est pas de tout repos, car l'encadrement ne doit en rien être négligé. Dans le cas où les jeunes sont intégrés à une équipe d'envergure, l'expérience se fait sans trop de mal. Toutefois, lorsque l'équipe est réduite, le défi se complexifie. Malgré tout, avec une dose de bonne volonté, tous en retirent d'énormes avantages. En échange du temps que nous accordons aux futurs traducteurs qui cherchent à mieux s'armer pour le milieu du travail, ceux-ci nous font don de leur insatiable désir d'apprendre, de leur approche contemporaine du secteur langagier et de leur savoir-faire technologique, entre autres. Pour plus d'information sur Traduca, il suffit de se rendre à l'adresse Internet suivante : info@traduca.ca

Au fil des ans, l'expérience a été à ce point concluante que je la répète toujours, session après session. Dire qu'en plus, elle nous permet de repérer d'éventuels collaborateurs. Tout compte fait, le résultat vaut réellement l'investissement en temps. 📧

Pour que les stages en traduction soient un succès, il faut :

- une direction d'entreprise ouverte à l'idée et prête à collaborer ;
- un employeur qui établit des objectifs clairs dès le début du stage ;
- un employeur convaincu du bien-fondé des stages, car il devra consacrer du temps à l'encadrement et à la gestion de ce nouveau membre de son équipe ;
- un employeur et des stagiaires qui s'entendent sur les compensations : crédits universitaires, contribution financière de la part de l'entreprise, subventions gouvernementales de Traduca, bénévolat ;
- un environnement physique convenable (bureau et matériel informatique, accès aux outils de traduction de l'entreprise, etc.).

des stagiaires. Alors là, comme je gère, je traduis, je révise, je corrige les épreuves, je suis responsable de la banque de terminologie, et que le budget est mince, j'ai dû faire preuve d'imagination pour concocter une recette qui satisferait autant mes besoins que ceux des éventuels stagiaires.

Une recette constamment réinventée

Tout d'abord sans budget, mais avec à mon actif une collaboration de longue date avec l'Université Concordia à Montréal, j'ai pu bénéficier des services de deux étudiants inscrits au diplôme en traduction. En guise de compensation, ils obtenaient des crédits. Alors que l'une s'est découverte une passion pour la terminologie, l'autre perfectionnait ses aptitudes en traduction. À la fin

se succédaient. Certains ont pu profiter de subventions accordées par le gouvernement fédéral dans le cadre du programme destiné à l'embauche d'étudiants pendant l'été. Côté pratique, certains étaient installés dans les locaux de la Fédération et d'autres travaillaient à distance. Dans ce dernier cas, je rencontrais les stagiaires toutes les deux semaines pour leur remettre leurs textes révisés et en discuter. En fait, pour chaque étudiant, il fallait repenser la recette afin de trouver celle qui convenait le mieux.

Traduca, l'ingrédient miracle

Depuis deux ans, le gouvernement fédéral a instauré le programme Traduca à l'intention des étudiants désireux de faire des stages en traduction. Une véritable panacée pour des organismes

La langue est malade, mais à qui se fier pour la soigner ?

Argumentation pour une réforme de la langue française conséquente à ses principes.

Par Maurice Rouleau

Quiconque veut enseigner le français à un allophone se fera inmanquablement poser des questions sur le pourquoi de telle ou telle particularité de la langue — et elles sont légion. Plus souvent qu'autrement, il sera réduit à répondre : « parce que c'est comme ça » ou, de façon plus académique : « c'est le génie de la langue ». C'est cet état de fait qui m'a amené à souhaiter une simplification de la langue. Bref une réforme...

Il en est sans doute qui, après avoir lu mon article dans *L'Actualité langagière* www.btb.gc.ca/btb.php?lang=fra&cont=1581, s'imagineront que je suis contre la réforme de l'orthographe. Erreur ! Je suis en faveur d'une réforme. Mais pas de n'importe laquelle.

Je suis partisan d'une réforme qui simplifiera vraiment la langue, qui fera disparaître toutes ses trop nombreuses incongruités. Je n'ai que faire d'une réforme qui ne ferait que déplacer le problème. Ça peut donner bonne conscience à certains, mais je n'en suis pas.

Porte(-)voix...

Prenons comme exemple le mot *porte(-)voix*. Le *Petit Robert* et le Larousse l'agrémentent d'un trait d'union. Le *Grand Vademécum de l'orthographe moderne recommandée* le lui enlève. Rien d'étonnant à cela, car il « recommande » la disparition du trait d'union (Règles A1-A6). On a beau en recommander la disparition, *portevoix* fait, malgré tout, figure de cas rare. Il fait partie des 9 mots, sur un total de 382 composés de *porte-* + nom, à voir leur trait d'union disparaître. Seulement 9 !

Pourquoi donc n'avoir « rectifié » que ceux-là ? Les réformateurs ont voulu nous éviter une crise

d'apoplexie. C'est du moins l'impression que laissent entrevoir leurs *Commentaires sur les règles* en question : « Lors de l'élaboration des rectifications, des principes généraux ont été dégagés [...] Mais il n'a pas été question de modifier d'un coup des milliers de mots de type « verbe + nom » (comme *porte-cigare*) : le bouleversement aurait été trop grand. On a donc recommandé la soudure pour un nombre restreint de mots, par analogie avec des mots semblables qui ne portaient pas le trait d'union, ou parce que l'on trouvait déjà dans un dictionnaire ou un autre la forme sans trait d'union. » Ces heureux élus sont : *porteclé, portecrayon, portefaix, portefort, portemanteau, portemine, portemonnaie, portepolice* et *portevoix*.

On recommanderait donc d'écrire *portecrayon* et *portepolice* parce que *portemine* existe déjà ; d'écrire *portemonnaie* parce que *portefeuille* existe déjà. C'est un argument qui en vaut bien d'autres, surtout en matière de langue. Mais comment expliquer alors que *porte-billets* n'ait pas perdu son trait d'union ? L'argument devrait être aussi valable : un *porte-billets*, ce n'est rien d'autre qu'un petit *portefeuille* !

... et autres traits d'union

Que dire des autres élus ? Pour ce qui est de *portemanteau* et *portefaix*, on opte pour l'élimination du trait d'union parce que, dit-on, les deux graphies ont été relevées. C'est un faux argument. Ces deux mots s'écrivent sans trait d'union depuis des siècles, en fait depuis 1606 (voir <http://artfl-project.uchicago.edu/node/17>). L'Académie a, au tout début, accepté les deux graphies,



mais, depuis 1798, seules les graphies sans trait d'union sont consignées. Larousse l'a déjà écrit avec un trait d'union, mais il s'est ravisé. On ignore d'ailleurs pourquoi on lui en a ajouté un pour le lui enlever par la suite. Si l'on recommande, bien inutilement, d'écrire *portemanteau*, pourquoi n'a-t-on pas fait la même recommandation pour *porte-chapeaux* ? L'analogie est pourtant facile à voir. Quant à *porte-fort*, il est apparu d'abord dans le Littré, puis dans la 9^e édition du dictionnaire de l'Académie (1985-...), dans les deux cas avec trait d'union. La graphie sans trait d'union est attestée dans le TLFi, avec la mention *rare*, mais aucune source n'est mentionnée. Alors l'argument de l'existence de la double graphie n'est pas très convaincant. Utile toutefois quand on veut orienter l'usage dans le sens que l'on privilégie.

Les mots *porteclé* et *portevoix* sont rectifiés sans justification autre que « le CSLF (Conseil supérieur de la langue française) soude ce mot ». Tout est dit !

Si le CSLF voulait vraiment simplifier la langue, faire disparaître certaines incongruités, il aurait peut-être dû s'y prendre autrement. Ce n'est pas en y apportant des retouches ici et là, avec des arguments parfois étonnants, qu'il atteindra l'objectif visé. Il n'a fait, dans ce cas-ci, que déplacer le problème. Il faudra dorénavant se rappeler quels sont les neuf mots composés de *porte-* + nom qui ne prendront plus de trait d'union. Ce n'est certainement pas en échangeant « quatre trente-sous pour une piastre » que l'on réussira à simplifier la langue ! N'en déplaise à certains. ☹

Bienvenue dans la Twittosphère !

Twitter! Vous en avez entendu parler, mais n'avez pas encore osé vous y aventurer? Vous vous dites que ce média social n'est pas pour vous, puisque les potins du jour sur les vedettes du petit et du grand écran ne vous intéressent pas. Détrompez-vous! Twitter est bien plus qu'un lieu de commérage artistique!

Par Martine Picard, trad. a.

A l'instar des médias traditionnels, Twitter est une fantastique source d'information. Ainsi, on peut s'abonner aux grands quotidiens de la planète (@LEXPRESS, @Cyberpresse, @Slatefr, @nytimes, @cybsante, etc.) de même qu'à des émissions d'affaires publiques (@amconseil) pour se tenir au courant de l'actualité mondiale. On peut aussi suivre des agences gouvernementales (@EmploisRNcan, @Biospheremtl, @SanteCanada, @Preparez_vous), des organismes internationaux (@CroixRouge, @GreenPeace, @Amnesty) et des particuliers (voir l'encadré).

Ce qui est toutefois nouveau avec Twitter, c'est la possibilité d'interagir en direct ou presque avec sa source de renseignements. Si l'utilisateur peut rester passif et se contenter de recevoir de l'information comme avec les médias classiques, il peut aussi être actif et interagir avec ses abonnés, soit les personnes qui le suivent, pour partager son opinion.

C'est cette caractéristique qui rend Twitter si intéressant pour les professionnels que nous sommes. En effet, Twitter constitue une vitrine exceptionnelle pour faire la promotion de notre profession et de notre titre de traducteur agréé. Nous pouvons ainsi nous en servir pour faire comprendre au public que nous sommes des professionnels dûment formés, que la traduction ne s'improvise pas mais s'apprend à l'université et que les traducteurs agréés sont régis par un ordre professionnel au même titre que les médecins, les avocats ou les comptables agréés. On peut également « éduquer » le public et détruire les mythes tenaces sur notre métier.

Petit vocabulaire Twitter

Followeur : Abonné

Tweet : gazouillis ou microbillet comportant un commentaire d'au plus 140 caractères (la concision est de mise)

Retweet ou RT : retransmission d'un message que l'on juge intéressant à ses propres abonnés

FollowFriday ou #FF : fonction permettant de recommander (le vendredi uniquement !) des fils intéressants à ses abonnés

#jeudiconfession : jour de confession. Ex. : Je n'aime pas ça les gens qui s'improvisent traducteurs #jeudi confession

@ : Toutes les adresses Twitter commencent par l'arobase

Alors, servons-nous de Twitter pour écrire des capsules linguistiques montrant notre excellente maîtrise de la langue. Rédigeons des microbillets sur les divers pièges que recèle la traduction. Commentons les erreurs de traduction faisant la une des journaux. Dénonçons les mauvaises traductions ou le recours à des systèmes de traduction automatique à l'aide d'exemples patents. À force de le clamer haut et fort, nous finirons par convaincre le public et les employeurs que nous sommes de dignes membres d'une profession libérale.

Autre particularité utile, Twitter permet à nos abonnés de retransmettre nos messages (RT) et de nous recommander à leurs propres abonnés (#FF), ce qui accroît d'autant plus notre visibilité et permet à nos propos de voyager souvent beaucoup plus loin que nous ne l'aurions cru.

Enfin, dernier élément digne d'intérêt, mais non le moindre, Twitter constitue une source quotidienne

Des journalistes adeptes de Twitter

@alaingravel : journaliste de l'émission Enquête, à Radio-Canada

@MarcCassivi : journaliste à *La Presse*

@duchp : Pierre Duchesne, journaliste parlementaire à Radio-Canada et à l'Assemblée nationale

@AllardMarie : journaliste agroalimentaire à *La Presse*
D'autres professionnels qui gazouillent dans leurs domaines respectifs

@kinesiologue : exercices et condition physique

@educations : conseiller pédagogique en intégration des technologies de l'information dans l'enseignement

@nadeaunutrition : nutritionniste

@Typographisme : tout sur la typographie

de formation. C'est ce que j'appelle mes « petites minutes de formation continue ». En suivant des professionnels œuvrant dans notre domaine, nous pouvons donc nous perfectionner au jour le jour.

Faire son entrée sur Twitter

J'ai piqué votre curiosité et vous ai donné le goût sinon de participer, du moins d'aller y voir de plus près? Vous vous demandez toutefois comment joindre la Twittosphère. Comme Twitter est un média très « démocratique », vous pouvez simplement consulter un fil donné sans vous ouvrir un compte (ex. : www.twitter.com/lalectrice, sans le @). Toutefois, pour profiter au

Quelques membres de l'OTTIAQ qui gazouillent

@beloamigo : Raymond Roy (propos personnels et linguistiques)

@ayatollah_src : Guy Bertrand, conseiller linguistique de Radio-Canada (propos linguistiques)

Quelques entreprises ou services de traduction sur Twitter

@RC_Langue : Services linguistiques de Radio-Canada (microbillets sur la langue française)

@Magistrad_Plus : François Lavallée (trucs pour traducteurs débutants et chevronnés)

@anglais : Grant Hamilton (commentaires des réviseurs anglophones d'Anglocom)

D'autres fils intéressants dans le domaine de la langue

@PeterSokolowski : lexicographe du Webster

@francais_ : traductrice et réviseure

@GrammarMonkeys : topos sur la grammaire anglaise

@RevisureEditor : réviseure de langue française

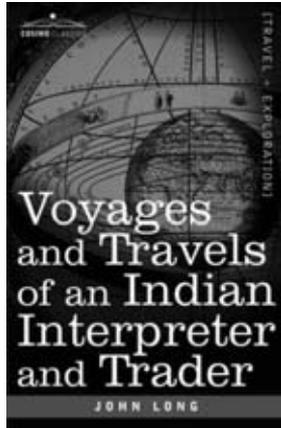
maximum de ce nouveau média social et échanger avec les autres participants en direct, vous devez vous créer un fil.

D'abord, choisissez-vous un pseudonyme et un avatar. Rédigez ensuite votre biographie en 50 caractères tout au plus. Inscrivez l'adresse de votre site Internet ou de votre blogue, le cas échéant. Vous êtes maintenant fin prêt à faire votre entrée dans le monde du microblogage. Bienvenue dans la Twittosphère! 🐦

John Long, l'interprète errant

Londonien d'origine, Montréalais d'adoption, parlant français et iroquois, ivre de grands espaces, John Long deviendra le frère et compagnon d'armes des Amérindiens en travaillant au service des marchands de fourrures.

par Jean Delisle,
trad. a., term. a.



Dès son plus jeune âge, le Londonien John Long rêve de parcourir les grands espaces du Nouveau Monde. Tout ce que l'on sait à son sujet figure dans ses *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader*. Ce récit, publié en 1791, paraît en allemand la même année et en français trois ans plus tard. On ignore la date de la naissance de Long et celle de son décès. On peut présumer qu'il a une vingtaine d'années en 1768, lorsqu'il traverse l'Atlantique à bord du *Canada*. Un contrat d'apprentissage le lie à un marchand.

Débarqué à Montréal en qualité de commis, il passe les sept années suivantes dans les environs de cette ville. Pragmatique, il étudie le français « dont la connaissance [est] une nécessité dans les relations commerciales avec les naturels du pays [les Canadiens] ». Il s'initie à la traite des fourrures et apprend la langue des Iroquois du Sault-Saint-Louis, aujourd'hui Kahnawake. « Je sus bientôt le nom de chaque article de commerce en langues iroquoise et française. »

Au terme de son contrat de sept ans, le jeune Long est déterminé à satisfaire pleinement sa soif de

liberté et d'aventure. Sa fréquentation des Indiens a augmenté « son humeur naturellement errante ». Il préfère un service actif en leur compagnie à tout autre mode de vie.

À la tête d'une patrouille de dix Indiens, il accompagne le capitaine La Motte dans les colonies anglaises à la recherche du meurtrier d'un officier de l'armée. Étant le seul membre de l'expédition à parler anglais, c'est lui qui sert d'interprète lors de l'interrogatoire d'un prisonnier américain qu'on a attaché à un arbre.

Chaque fois qu'il le peut, Long se rend au lac des Deux Montagnes, où il s'exerce avec ardeur à la profession d'interprète, tout en perfectionnant sa connaissance du sauteux, qui est, dit-on, « de l'iroquois à peine déformé ». Son souhait est de se rendre dans les Pays d'en Haut.

L'interprète juge important de « s'indianiser ». Pour ce faire, il se mêle aux danses rituelles, participe aux épreuves d'endurance dont les Indiens sont friands et apprend les techniques de la chasse, les cris de guerre, la fabrication d'un canot d'écorce et la confection de mocassins. Petit à petit, il gagne ainsi l'affection de ses hôtes.

Le sauteux est la langue d'usage de la traite des fourrures et John Long parvient selon ses dires à la maîtriser très bien. Cela lui vaut en 1777 de se voir confier par un marchand la direction, en qualité d'interprète, d'un groupe de trafiquants devant se rendre au lac Nipigon, au nord du lac Supérieur.

Adopté comme « frère et compagnon d'armes » par le chef sauteux Madjeckewis, Long découvre que les épreuves de l'adoption comportent de dures souffrances physiques. C'est le prix à payer pour ne

pas perdre l'estime et la considération de sa « famille indienne ». À la fin de la cérémonie, on lui donne le surnom d'*Amik* ou Castor. Après deux pénibles hivernages dans les forêts inhospitalières du nord de l'Ontario, Long aspire à une existence plus paisible à Michillimakinac, plaque tournante du commerce des pelleteries, située à la jonction des lacs Huron et Michigan.

Le commerce des fourrures

La Révolution américaine perturbait le commerce des fourrures dans l'arrière-pays, au sud du poste de Michillimakinac. Les trafiquants de cette région avaient confié leurs fourrures de l'hiver précédent à l'interprète du roi Charles-Michel Mouet de Langlade posté à Prairie du Chien, dans le sud du Wisconsin, car il était trop risqué de les acheminer à Montréal. Considérant qu'il est le seul à pouvoir se charger du rôle d'interprète, Long consent « à exposer [sa] vie à tous les dangers » et part récupérer les ballots de pelleteries. Trente-six Renards et Sioux ainsi que vingt trafiquants de Montréal l'accompagnent. La précieuse cargaison est livrée sans encombre à Montréal en septembre 1780.

De Montréal, Long se rend à Québec, d'où il entreprend une autre expédition pour le compte d'un marchand désireux de profiter de sa connaissance des « langues de l'Inde » [sic]. Il se dirige vers Tadoussac, remonte le Saguenay et hiverne à Chicoutimi. Au printemps, il se rend au lac Matagami, puis revient à Québec avec ses fourrures en août 1781. Très satisfaits de la cargaison, ses commettants lui offrent un « fort beau présent » en plus de

son salaire. Puis il va passer l'hiver à Montréal.

Voyant qu'aucune perspective d'avenir ne s'offre à lui au Canada, Long retourne en Angleterre en 1783. Dès l'année suivante, ne pouvant résister à l'appel des grands espaces, il revient au Canada. Mais il n'a pas de chance : pendant trois ans, il aura du mal à trouver du travail et accumulera les dettes. Il explore les possibilités du côté de New York, mais sans plus de succès.

Après une autre vaine tentative en Ontario, le coureur des bois se rend à l'évidence : il ne pourra pas organiser un voyage dans les territoires propices à la traite des fourrures. En 1787, il regagne l'Angleterre. Ses errances en terre d'Amérique prennent fin définitivement.

Un témoignage objectif

Rares sont les interprètes canadiens à nous avoir laissé un témoignage écrit de leurs activités. Même si ses préjugés d'Européen blanc, colonialiste, chrétien et « civilisé » sont solidement ancrés chez lui et qu'il adopte parfois un ton paternaliste, John Long entretient un sentiment favorable à l'égard des Autochtones. On aurait tort de croire qu'il voit en eux, comme son traducteur français Jean Baptiste Louis Joseph Billecocq, « un être d'une espèce qui, pour être supérieure à la bête, n'en est pas moins fort en dessous de la nôtre ».

Long n'hésite pas à critiquer l'Homme Blanc drapé dans la supériorité présumée de sa morale. Les ravages que cause au sein des populations autochtones le cruchon de rhum, « la liqueur indienne », indispensable marchandise d'échange l'attriste. Il déplore aussi l'inégalité des sexes dont les femmes sont



victimes. À notre époque, Long aurait été, à n'en pas douter, un ardent défenseur des droits de la personne.

On peut penser qu'il décrit assez fidèlement les conditions de travail difficiles des interprètes de son époque. Il sait pimenter son récit d'anecdotes savoureuses. Il écrit, par exemple, que les Cherokees prennent plaisir à s'affubler de sobriquets. Un interprète aux mœurs dissolues et au langage grivois méritait celui d'« interprète de robes de squaws ».

L'intérêt personnel et professionnel que Long accordait à l'étude des langues transparaît dans les nombreux vocabulaires qu'il annexe à ses *Voyages* et qui totalisent pas moins de cent dix pages. Il fait suivre son journal de plusieurs listes

de mots utilisés par les Agniers, les Algonquins, les Chaouanons, les Inuits, les Mohegans et les Sauteurs. La maîtrise des langues lui était indispensable pour acquérir une connaissance intime de la mentalité, du génie particulier et des inclinations de ses frères d'adoption.

John Long n'est pas venu fouler le sol du Nouveau Monde en simple « touriste », en aventurier sans scrupule ou en trafiquant cupide. Il est venu y chercher un gagne-pain, certes, en travaillant au commerce lucratif des fourrures, mais, en tant qu'interprète, il s'est révélé un observateur averti de l'être humain. Il a voulu participer pleinement à la culture et au mode de vie de ceux qui l'ont accueilli, apprécié, adopté. ☺



AGIR DE FAÇON RESPONSABLE

C'est ça, être membre d'un
ordre professionnel.

347 000 MEMBRES RESPONSABLES

ACUPUNCTEURS / ADMINISTRATEURS AGRÉÉS / AGRONOMES / ARCHITECTES / ARPEUTEURS-
GÉOMÈTRES / AUDIOLOGISTES / AUDIOPROTHÉSISTES / AVOCATS / CHIMISTES / CHIRO-
PRATICIENS / COMPTABLES AGRÉÉS / COMPTABLES EN MANAGEMENT ACCRÉDITÉS /
COMPTABLES GÉNÉRAUX ACCRÉDITÉS / CONSEILLERS EN RESSOURCES HUMAINES AGRÉÉS /
CONSEILLERS EN RELATIONS INDUSTRIELLES AGRÉÉS / CONSEILLERS ET CONSEILLÈRES
D'ORIENTATION / DENTISTES / DENTUROLOGISTES / DIÉTÉTISTES / ERGOTHÉRAPEUTES /
ÉVALUATEURS AGRÉÉS / GÉOLOGUES / HUISSIERS DE JUSTICE / HYGIÉNISTES DENTAIRE /
INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS / INFIRMIÈRES ET INFIRMIERS AUXILIAIRES / INGÉNIEURS /
INGÉNIEURS FORESTIERS / INHALOTHÉRAPEUTES / INTERPRÈTES AGRÉÉS / MÉDECINS /
MÉDECINS VÉTÉRINAIRES / NOTAIRES / OPTICIENS D'ORDONNANCES / OPTOMÉTRISTES /
ORTHOPHONISTES / PHARMACIENS / PHYSIOTHÉRAPEUTES / PODIATRES / PSYCHO-
ÉDUCATEURS ET PSYCHOÉDUCATRICES / PSYCHOLOGUES / SAGES-FEMMES / TECHNI-
CIENNES ET TECHNICIENS DENTAIRE / TECHNOLOGISTES MÉDICAUX / TECHNOLOGUES
EN IMAGERIE MÉDICALE ET EN RADIO-ONCOLOGIE / TECHNOLOGUES PROFESSIONNELS /
TERMINOLOGUES AGRÉÉS / THÉRAPEUTES CONJUGAUX ET FAMILIAUX / THÉRAPEUTES EN
RÉADAPTATION PHYSIQUE / TRADUCTEURS AGRÉÉS / TRAVAILLEURS SOCIAUX / URBANISTES

WWW.PROFESSIONS-QUEBEC.ORG